

Les temples géminés de *Glanum*. Etude préliminaire

P. Gros

Citer ce document / Cite this document :

Gros P. Les temples géminés de *Glanum*. Etude préliminaire. In: Revue archéologique de Narbonnaise, tome 14, 1981. pp. 125-158;

doi : 10.3406/ran.1981.1062

http://www.persee.fr/doc/ran_0557-7705_1981_num_14_1_1062

Document généré le 19/06/2017

LES TEMPLES GÉMINÉS DE *GLANUM*

Etude préliminaire

La dernière en date des grandes découvertes de H. Rolland sur le site de *Glanum*, quoique vieille aujourd'hui de près d'un quart de siècle, est loin d'avoir livré tous ses secrets (1). Il est difficile pourtant de cheminer sur la voie qui longe le Forum, sans se sentir interpellé par cet ensemble cultuel dit des temples géminés, dont l'ordonnance paraît claire à l'œil le moins exercé, grâce au dégagement complet du péribole, effectué en 1958 après le détournement de la route de Maussane : à l'intérieur d'un espace ouvert à l'Est et limité sur trois côtés par une galerie aux ailes inégales et non parallèles, sorte de *porticus triplex* irrégulière dont ne subsiste que le podium, s'élevaient deux temples, dont les fondations se lisent encore au sol ; le plus grand est situé à peu près sur l'axe du téménos ; le plus petit, dans la moitié orientale, semble avoir trouvé place avec quelque difficulté entre son voisin et l'aile latérale Sud de la galerie (fig. 1 et 2).

Le nombre, la qualité et la cohérence des éléments d'architecture qui s'entassent dans cette zone nettement circonscrite incitent à un examen détaillé des structures et de leur décor, avec l'espoir d'en tirer des conclusions chronologiques et, peut-être, des indices concernant la fonction initiale du sanctuaire. Les observations des fouilleurs et les photos publiées dans les premiers rapports nous assurent que ces monuments ont été détruits à une date relativement haute, et que leurs ruines ont été laissées en place, ce qui écarte le risque, assez fréquent à *Glanum*, de rapprocher des fragments qui appartiennent à des contextes différents (2).

Ce ne sont pourtant pas les données architecturales qui retiennent d'abord l'attention des archéologues, puisque les premières tentatives de datation, celles aussi qui allaient avoir la postérité la plus tenace, s'appuient sur les morceaux de statues retrouvés soit entre les deux temples, soit dans le puits qui s'ouvrait sur leur façade (3). Ayant cru reconnaître dans l'enfant acéphale l'un des jeunes *Caesares*, et dans les deux têtes féminines une Octavie et une Julie, H. Rolland concluait à une fondation dynastique d'époque médio-augustéenne, contemporaine de l'*Ara Pacis Augustae* (4) ; il était en fait tenté de descendre nettement plus bas, puisqu'il laisse entendre, dans l'un de ses derniers ouvrages, que les deux temples auraient pu être consacrés respectivement à Gaius et à Lucius Caesar (5). Tout récemment, reprenant l'étude de la statuaire

(1) H. Rolland, dans *Fouilles de Glanum* (1947-1956), Suppl. XI à *Gallia*, Paris, 1958, p. 48 sq. ; id., dans *Gallia*, XVI, 1958, p. 99 sq.

(2) D'après le matériel recueilli dans le puits situé sur la façade des temples, la destruction de ceux-ci serait intervenue au III^e s. ap. J.-C. Quelques fragments d'architecture ont pu être déplacés ou réemployés à la fin de l'Antiquité et au Moyen Age sur d'autres points du site, mais ils sont suffisamment spécifiques pour que leur origine ne laisse guère de doute. Cf. *infra* (pour les chapiteaux), p. 144 et p. 145.

(3) C'est ainsi que trois études, parmi les plus récentes et les mieux documentées, s'appuient encore sur la chronologie établie par H. Rolland à partir de l'identification de ces statues. Cf. A. von Gladiß, *Der « Arc du Rhône » von Arles*, dans *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts. Römische Abteilung* (abrégé : *RM*), 79, 1972, p. 71 ; W. Alzinger, *Das Monument des C. Memmius (= Ephesos VII)*, Vienne, 1971, p. 94, n. 115 ; F. Kleiner, *Gallia Graeca, Gallia Romana, and the Introduction of Classical Sculpture in Gaul*, dans *A.J.A.*, 77, 1973, p. 384.

(4) Aux travaux cités à la n. 1, on peut ajouter : H. Rolland, *Glanum. Notice archéologique*, n° XXIV et XXV, et *Glanum. Saint-Rémy de Provence*, Paris, 1960, p. 37 et pl. 55-60. H. Rolland était du reste conscient des difficultés de ses identifications, en particulier en ce qui concerne Julie (cf. XI^e Suppl. à *Gallia*, p. 50-51). Depuis, les réticences n'ont pas manqué. Cf. W.H. Gross, *Julia Augusta, Untersuchungen zur Grundlegung einer Livia-Ikonographie*, Göttingen, 1962, p. 96 et G.Ch. Picard, dans *R.E.L.*, 39, 1961, p. 284.

(5) Cf. *Glanum, Saint-Rémy-de-Provence*, Paris, 1960, p. 37 : « ... sanctuaire dynastique dont l'attribution aux Princes de la Jeunesse, fils d'Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, est une hypothèse qui peut être fondée sur leurs dimensions, l'un plus grand que l'autre, pour satisfaire l'usage adopté dans l'iconographie de représenter toujours Caius, l'aîné, plus grand que son frère Lucius » (même commentaire, plus succinct, en face de la pl. 56). Etant donné que ce type de fondation pieuse ne peut intervenir qu'après la mort des deux Princes, ou au moins après celle du Lucius, en 2 ap. J.-C., on voit mal comment concilier une telle affirmation avec la n. 36 de la même p. 37, où le même sanctuaire est déclaré « contemporain de l'*Ara Pacis* ».

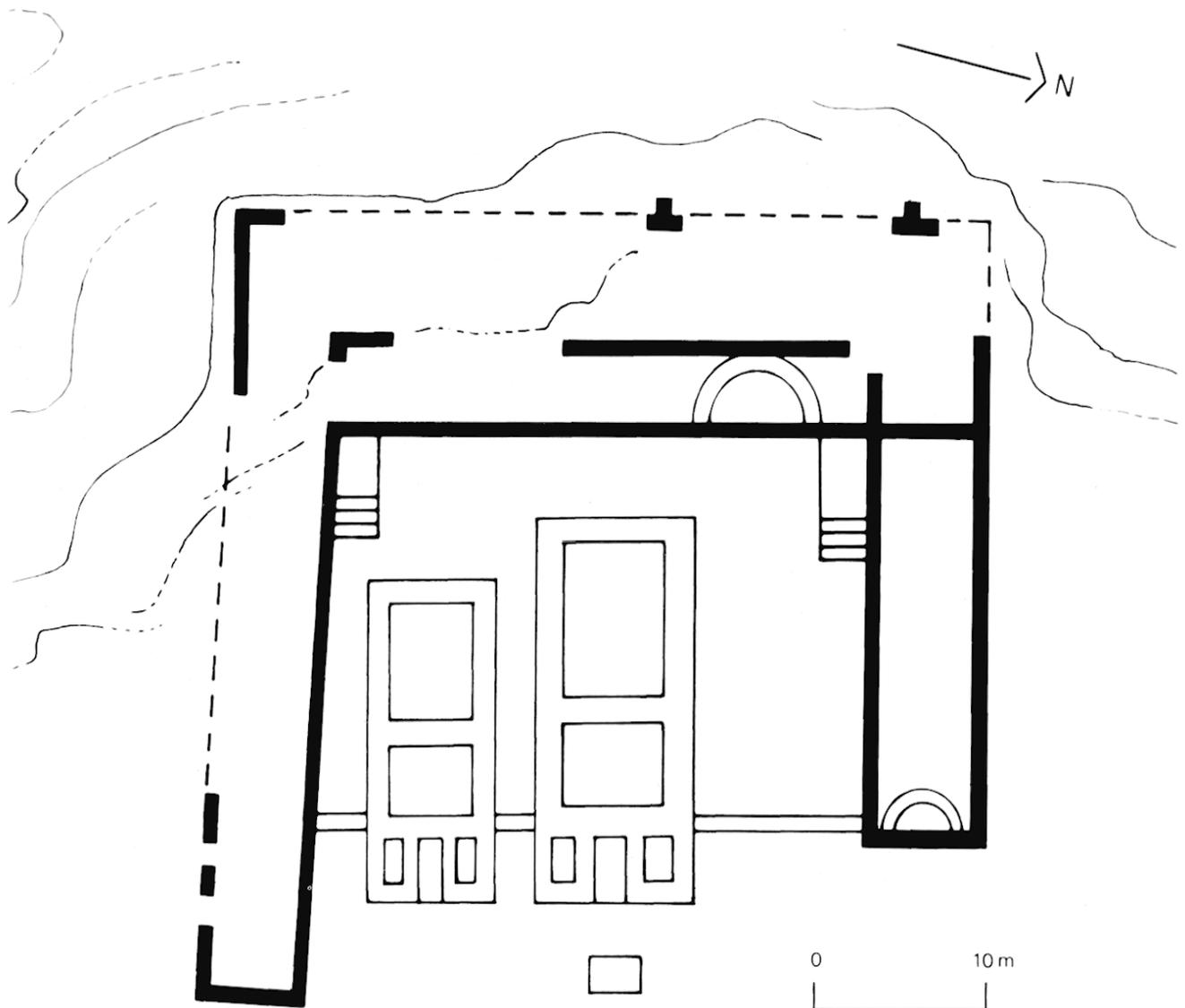


Fig. 1. - Plan des temples et de leur péribole (*Bureau d'architecture antique d'Aix-en-Provence*).

augustéenne de Gaule Narbonnaise, F. Salviat désigna ces trois mêmes effigies comme celles de Marcellus, d'Octavie et de Livie jeunes (6); leur mise en place dans le sanctuaire glanique ne saurait, selon lui, être très postérieure à 30 av. J.-C., puisque les portraits officiels dont semblent s'inspirer les deux têtes féminines remonteraient à 35, année où Dion Cassius nous apprend que la sœur et l'épouse d'Octave se virent reconnaître le droit aux εἰκόνας (7).

Il n'est pas dans notre propos de rouvrir le débat iconographique. Constatons seulement que l'enfant acéphale est très proche, par le modelé des plis de sa toge, et par son attitude, des petits *togati* de l'*Ara Pacis*,

(6) F. Salviat, *A la découverte des empereurs romains et de leur famille, d'après les historiens et les portraits de Gaule Narbonnaise*, dans *Dossiers de l'Archéologie*, n° 41, Paris, 1980, p. 56 sq.

(7) Dion Cassius, 49, 38, 1.

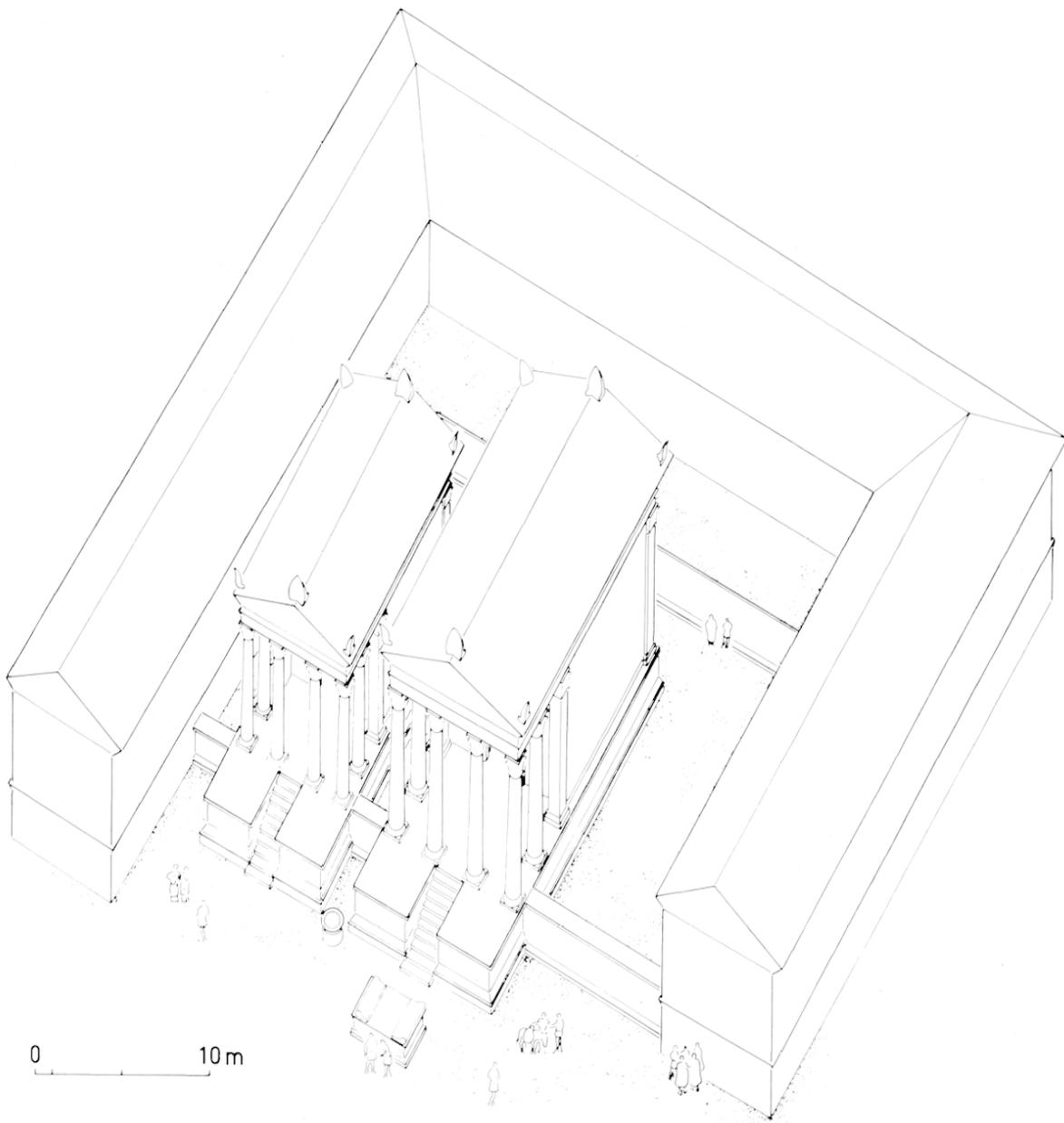


Fig. 2. - Restitution axonométrique (P. Varène. B.A.A.).

comme le remarquait déjà H. Rolland, ce qui ne convient guère au fils d'Octavie (8); il faut tenir compte en effet de ceci, qu'il ne saurait exister de portrait de Marcellus dans un lieu public avant 27 av. J.-C., c'est-à-dire avant que la « ligne dynastique » du régime ne se soit affirmée : ce n'est plus alors, un enfant d'une dizaine d'années qu'on représente, mais un prince adolescent, qui va du reste bientôt épouser Julie, autrement dit un personnage dont la stature est très différente, dès ses premières apparitions officielles, de

(8) H. Rolland, *Glanum, Saint-Rémy-de-Provence*, p. 37. Voir par exemple E. Simon, *Ara Pacis Augustae, Monumenta Artis Antiquae*, I, Tübingen, 1967, pl. 15. Pour une évaluation des critères chronologiques qui peuvent être tirés de la disposition des plis de la toge, on consultera l'étude toujours utile de F.W. Goethert, *Studien zur Kopienforschung, I. Der Stil und die trachtgeschichtliche Entwicklung der Togastatuen in den beiden ersten Jahrhunderten der römischen Kaiserzeit*, dans *RM.*, 54, 1939, p. 182 sq. Voir à ce sujet, en dernier lieu, L. Sensi, *Il ciclo di ritratti imperiali giulio-claudi di Jesi*, dans *Studi in onore di Filippo Magi* (= *Nuovi quaderni dell'Istituto di archeologia dell'Università di Perugia*), Perouse, 1979, p. 231 sq. L'amplitude du *sinus* et le relief du *balteus* de la toge de l'enfant de *Glanum* orientent vers une datation au moins tardo-augustéenne.

celle du *puer* de *Glanum* (9). On peut à vrai dire se demander s'il est de bonne méthode de faire dépendre, même à titre subsidiaire, la date d'un ensemble cultuel de l'identification au demeurant incertaine d'un groupe de statues, dont rien ne prouve qu'il soit complet, si tant est qu'il ait appartenu au sanctuaire dès l'origine de celui-ci. Ces éléments, qui n'étaient au mieux que votifs, à moins qu'il ne faille les replacer sur le podium du péribole, entraient sans doute dans une série plus nombreuse, qui comportait peut-être des effigies plus tardives; le type juvénile des femmes ne constitue pas en lui-même un indice déterminant, car un groupe comme celui de Béziers prouve que des personnages, morts ou fort âgés au moment de la réalisation des statues, pouvaient figurer sous l'aspect d'êtres jeunes (10); l'on ne saurait, en toute hypothèse, lier trop étroitement la chronologie des œuvres à leur type, surtout en milieu provincial, où la longévité de certains modèles est un phénomène fréquemment vérifié (11).

Il importe donc de reprendre le dossier des fragments d'architecture, le seul qui, en l'absence de données stratigraphiques exploitables, fournisse des indications non sujettes à caution. C'est du reste en s'engageant dans cette voie que G.-Ch. Picard et F. Braemer avaient su corriger utilement la datation basse suggérée par H. Rolland (12). Depuis, A. von Gladiss a tenté, dans une monographie fort utile, de situer les temples glaniques dans l'histoire du décor architectural de la Gaule du Sud-Est; mais sur la foi des identifications proposées par H. Rolland pour les deux portraits féminins, cet auteur penche vers une chronologie que ses propres observations stylistiques tendent à contredire (13). Dans l'attente d'une publication complète, nous présenterons ici une série de remarques qui nous semblent de nature à jalonner de repères précis les étapes de la construction des deux temples et de leur péribole, et à modifier l'image qu'on se fait à l'ordinaire du premier urbanisme augustéen de *Glanum* (14).

LES CORNICHES

Il reste assez de fragments sur place pour que l'ordre de ces sanctuaires prostyles se laisse restituer dans tous ses détails, à l'exception de la frise, dont le décor nous échappe, si tant est qu'elle en ait possédé un; la hauteur du *zophorus* nous est toutefois donnée pour le grand temple, grâce à deux fragments de l'inscription dédicatoire, qui portent respectivement les lettres gravées S et A. Mais ce sont les très nombreux éléments de corniches qui retiennent d'abord l'attention.

(9) J.-Ch. Balty, *Notes d'iconographie julio-claudienne*, IV, dans *Antike Kunst*, 20, 1977, p. 108. Marcellus épouse Julie en 25 av. J.-C. Il est significatif que les portraits de cette période aient pu être confondus avec ceux d'Auguste jeune, au même titre que les portraits des *Caesares*. Cf. F. Krinzinger, dans *Arch. Anzeiger*, 1976, 1, p. 90 sq.

(10) Cf. M. Clavel, *Béziers et son territoire dans l'antiquité*, Paris, 1970, p. 464 sq. (« Les portraits impériaux du Musée de Toulouse »). La présence de Tibère oblige à dater la série de la dernière décennie du règne d'Auguste, et sans doute plus précisément des années 12-14 ap. J.-C. On y trouve cependant des portraits d'Agrippa, de L. Caesar, d'Octavie. Le portrait d'Auguste appartient à un type créé peu après Actium (*ibid.*, p. 465 et p. 493 sq. Voir maintenant P. Zanker, *Studien zu den Augustus-Portraits. I. Der Actium-Typus*, Göttingen, 1978, p. 22-23 et Pl. 18 a).

(11) Cf. J.-Ch. Balty, *Problématique de l'iconographie romaine*, dans *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts, Académie royale de Belgique*, Bruxelles, 1978, p. 20 sq. et p. 38 sq.

(12) G.-Ch. Picard, *Glanum et les origines de l'art romano-provençal*, dans *Gallia*, 21, 1963, p. 122 sq.; F. Braemer, *L'Italia settentrionale e le province limitrofe*, dans *Arte e civiltà romana nell'Italia settentrionale*, Bologne, 1965, p. 433 sq. Nous avons repris cette chronologie (entre 30 et 20 av. J.-C.) dans *Traditions hellénistiques d'Orient dans le décor architectural des temples romains de Gaule Narbonnaise*, dans *La Gallia Romana*, Rome, 1973, p. 171. Voir aussi, tout récemment, G. Cavalieri Manasse, *La decorazione architettonica di Aquileia, Trieste, Pola, Aquilée*, 1978, p. 105, n. 1 et p. 166, n. 12.

(13) A. von Gladiss, *loc. cit.*, p. 71. Sa position n'est pas très claire puisque, après avoir rappelé que les portraits d'Octavie et de Julie dataient le sanctuaire de l'avant-dernière décennie du 1^{er} s. av. J.-C., cet auteur compare les modillons des temples géminés à ceux de l'arc de Rimini (27 av. J.-C.), et évoque ensuite la « Maison Carrée », en la présentant comme contemporaine (« gleichzeitig ») de ces mêmes édifices.

(14) Ma tâche a été amplement facilitée, il m'est agréable de le dire d'emblée, par l'amical bienveillance de P. Varène, responsable du Bureau d'architecture d'Aix-en-Provence, qui m'a autorisé à consulter le dossier rassemblé par le regretté J. Bruchet, et qui a consenti à la mise au net et à la publication de quelques profils. Qu'il en soit ici très vivement remercié.

Submergés par une sorte d'exubérance ornementale, qui grimpe jusqu'à leur cimaise « comme une clématite », ils laissent au premier regard une impression de vigueur et de saveur (15) : ce décor dru, où les formes florales ou géométriques se déploient selon des schémas variés, n'entretient qu'un rapport lointain avec les souples mais monotones efflorescences des frises et corniches médio-augustéennes. Le processus de l'acanthisation n'y est guère amorcé, et les « cartons » qui fixeront bientôt les répertoires ne sont pas diffusés. Dans leur thématique comme dans leur traitement, les *ornamenta* des temples géminés gardent la trace d'une sorte de liberté inventive, où les références contraignantes ne s'imposent pas encore. Démarche libre, mais aussi hésitante, car l'horreur du vide, et le goût de la diversité, qui définissent ces entablements si provinciaux, entraînent vite les lapicides jusqu'aux limites de leur répertoire, et les obligent à puiser dans des domaines parfois inattendus pour « meubler » à tout prix, en évitant la répétition. En cela le témoignage de ces fragments est précieux : il suggère une élaboration laissée à la discrétion de maîtres-d'œuvre régionaux. Il n'est pas d'autre édifice, en Gaule Narbonnaise, où l'on puisse suivre avec autant de précision l'effort d'adaptation d'un décor multifforme à une modénature complexe (16) (fig. 3 à 29).

Pour s'orienter dans cet univers touffu, le plus expédient est de commencer par un examen des profils. On relèvera ainsi, entre les corniches du petit temple (désignées, pour plus de commodité, par la lettre (a)) et celles du grand temple (b), un premier clivage significatif, qu'une appréciation fondée sur les seuls décors ne permettrait pas de déceler. Les deux séries présentent certes, de bas en haut, des moulures identiques (fig. 3 et 4) : talon en couronnement de frise, larmier à caissons et modillons ; ces derniers,



Fig. 3. — Profil de la corniche du petit temple.
(J. Bruchet. Mise au net M. Borély).

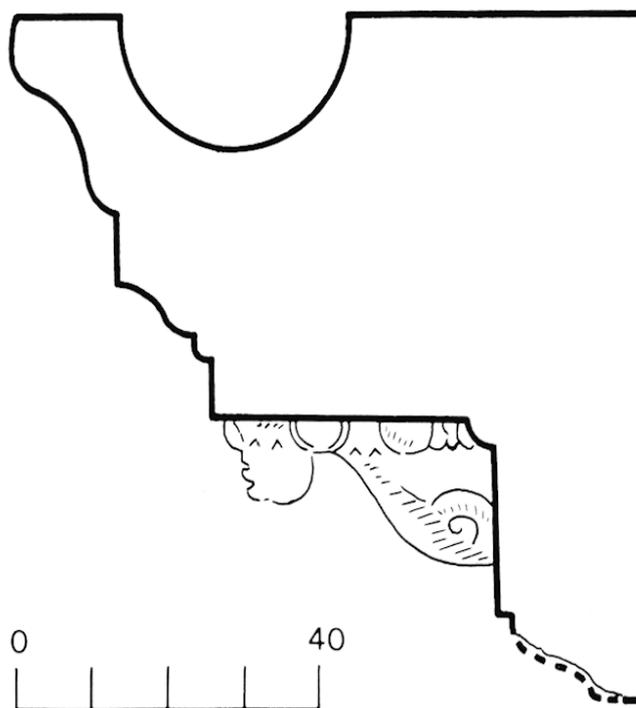


Fig. 4. — Profil de la corniche du grand temple.
(J. Bruchet. Mise au net M. Borély).

(15) On relit toujours avec profit les belles pages consacrées par Ch. Picard à cette « exubérance stylisée », dans *Acrotères, antéfixes, chapiteaux hellénistiques à décor mêlé, humain et végétal : de Samothrace à la vallée du Pô et à Glanum*, dans *Revue Archéologique* (= *R.A.*), 1963, p. 166 sq.

(16) En cela les corniches des temples de *Glanum* représentent, avec celle de la Maison Carrée de Nîmes, le meilleur point d'ancrage pour une compréhension de la genèse du décor architectural impérial en Gaule Narbonnaise. Cf. R. Amy, P. Gros, *La Maison Carrée de Nîmes*, XXXVIII^e Suppl. à *Gallia*, Paris, 1979, I, Texte, p. 156 sq.

Ces corniches de *Glanum* n'ont fait jusqu'à présent l'objet que de peu d'études, et elles restent, pour l'essentiel, inédites. Quelques clichés en ont été publiés (en dehors des ouvrages cités de H. Rolland, dont l'illustration est fort incomplète) dans l'article de Ch. Picard, (*R.A.*, 1963, fig. 39, p. 160 et 45, p. 167 ; on note en comparant cette dernière figure à notre figure 7, que le bloc a beaucoup souffert depuis cette date) ; dans R. Lantier, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule Narbonnaise*, tome XV, Suppléments, Paris, 1966, p. 24 sq., n° 8713 sq. et pl. XXII-XXIII, avec des erreurs d'identification ; dans P. Gros, *loc. cit.*, *La Gallia Romana*, pl. I, fig. 1 ; dans l'article cité de A. von Gladiss (*R.M.*, 79, 1972, fig. 2, pl. 46 et fig. 2, pl. 47) ; dans *La Maison Carrée de Nîmes*, pl. 76 c-d.

couronnés d'un rang d'oves, s'arc-boutent sur la paroi verticale en un fort renflement postérieur, souligné par une volute à peine esquissée sur leur flanc; ils se terminent vers le haut par un balustre semi-circulaire en coupe; au-dessus d'une *corona* non décorée, une baguette assure la transition avec une première doucine, elle-même surmontée d'un bandeau, et d'une ample cimaise au profil assez lourd mais peu saillant. L'absence de denticules, la prédominance de la dimension verticale par rapport au surplomb, la hauteur et la raideur de la cimaise sont les traits les plus remarquables de ces corniches, dont la syntaxe est rendue encore plus singulière par l'importance relative des moulures secondaires (talon initial et doucine intermédiaire) (17).

Or l'analyse des proportions révèle que les modillons ne jouent pas exactement le même rôle en (a) qu'en (b) : au petit temple, ceux-ci ont en moyenne 19 cm de haut (la mesure, h, englobe les oves de couronnement); au grand temple, ils mesurent seulement 17 cm. Diminution peu sensible en valeur absolue, certes, mais non négligeable en valeur relative, puisque la hauteur totale (H) de la petite corniche est de 75 cm et celle de la grande de 84 cm. Le rapport H/h est donc proche de 4 en (a); il atteint presque 5 en (b). Autrement dit, le modillon a perdu, au grand temple, de son importance organique, pour revêtir un rôle plus décoratif que structurel; même si la partie plafonnante reste, comme il se doit, plus longue sur les grandes corniches que sur les petites, la fonction rythmique de la console est moins nettement ressentie au larmier (b) qu'au larmier (a).

Deux blocs, laissés en épannelage partiel, parmi ceux qui appartenaient aux rampants du fronton de la façade postérieure du grand temple, permettent de comprendre la curieuse atrophie de la dimension verticale du modillon sur cet édifice. On y observe en effet (fig. 5 et 6) que la partie inférieure des corniches était traitée, dans une phase préalable, comme une succession de bourrelets, où l'on distinguait mal les parties constitutives des moulures de transition : le larmier se réduisait à deux protubérances inégales et ininterrompues, où l'on retaillait ensuite les modillons et les caissons. Il y a là une procédure de simplification, imposée sans doute par la nature ingrate du matériau (un calcaire coquillier à grain serré), mais qui ne contribue pas à l'identification des composantes principales, et tend au contraire à les fondre dans un mouvement continu (18). On ne peut dire si la même méthode fut appliquée au petit temple, car rien de comparable n'y a été retrouvé, mais il est certain que s'y manifeste un sentiment plus sûr des proportions et des rythmes.

Les deux zones décorées du larmier et de la cimaise offrent une extrême variété de motifs, que l'alignement des blocs à hauteur d'homme permet d'apprécier dans toute son ampleur, mais qui devait s'estomper lorsque les édifices étaient encore debout (19). Pour les modillons, les lapicides semblent avoir recouru à des schémas géométriques lorsqu'ils avaient épuisé les ressources du décor végétal. Mais la distinction entre les deux registres est assez arbitraire, si l'on observe que, même pour les « feuilles », la bipartition longitudinale du champ reste de règle : feuille unique à nervure axiale de part et d'autre de laquelle se répartissent symétriquement des lobes déjà légèrement acanthisés (grand temple) ou des digitations acérées encore très métalliques (petit temple) (fig. 7 et 8); demi-feuilles opposées de part et d'autre d'une mince dépression centrale (fig. 9); tige d'où partent des feuilles festonnées (fig. 10); simple « feuille d'eau » lisse avec nervure et bordure en relief (fig. 11); petits fleurons alignés en deux séries parallèles (fig. 12); lobes en forme de cœur empilés sur deux files (fig. 13); toutes ces compositions, dont certaines sont bien naïves, posaient le même problème, celui de la continuité sur le balustre antérieur. Un effort est parfois accompli pour que le décor garde son unité, mais souvent on y renonce, laissant au balustre son aspect conventionnel de faisceau ceinturé en son milieu (fig. 11) (20). Les motifs géométriques procèdent du même principe : deux alignements de pointes de flèches en creux, de part et d'autre d'une nervure médiane (fig. 14); double empilement de baguettes horizontales (fig. 15 et 16); quatre rangées de festons délimitant des espaces centraux irréguliers (fig. 17); ces décors, qui doivent à leur caractère mécanique de se poursuivre souvent sur le balustre, s'apparentent dans certains cas à des remplissages sommaires, surtout au grand temple. Il est vrai que, dans ce dernier édifice, l'épannelage préparatoire excluait toute recherche trop poussée au niveau des volumes : il fallait s'en tenir à une ornementation de surface, sans surcreusement excessif, sous peine de compromettre un profil, déjà bien réduit.

Dans les caissons, le champ rectangulaire, peu profond, cerné d'un listel, apparaît occupé fréquemment par des motifs floraux. Le plus simple est celui des quatre pétales, lisses ou au contraire très découpés, qui suivent les diagonales à partir d'un cœur en bouton ou en trèfle (fig. 9 et 18); plus rarement les pétales se répartissent selon les médianes et, pour mieux remplir le champ, s'élargissent à leur extrémité (fig. 19). Dans les cas les plus complexes, les pétales sont doublés d'une série de sépales, qui s'insèrent dans les intervalles (fig. 20); et si les vides restent trop vastes, on n'hésite pas à y placer des éléments ovales supplémentaires, non rattachés à la feuille centrale, selon une convention qui n'apparaît qu'au grand temple (fig. 21). Il existe aussi, mais en plus petit nombre, des fleurons circulaires : leurs corolles plus ou moins géométrisées offrent tantôt de larges pétales

(17) Ces singularités expliquent qu'on ne puisse faire entrer les proportions de ces corniches dans le schéma d'évolution établi pour des compositions plus canoniques d'époque augustéenne.

(18) Il est difficile de dire si ces éléments en épannelage appartiennent à des parties non achevées des frontons du grand temple (auquel cas il faudrait admettre que le dégagement des modillons et des caissons ne s'effectuait qu'après la mise en œuvre, ce qui paraît difficile), ou s'ils étaient destinés à rester tels, parce que leur modénature, placée dans un angle, était toujours plongée dans l'ombre. Cette dernière éventualité paraît la plus vraisemblable, surtout si l'on observe que leurs cimaises, toujours situées en pleine lumière, quelle que soit la position du bloc, sont, elles, complètement ciselées. D'autres exemples d'inachèvement technique, imputés aux mêmes raisons, sur des édifices d'Italie du Nord, sont présentés par M.P. Rossignani, *La decorazione architettonica romana in Parma*, Rome, 1975, p. 52 sq., p. 104 et pl. XVIII, n° 35, et G. Cavalieri Manasse, *op. cit.*, p. 129 sq. (temple oriental du Forum de Pola).

(19) Les corniches se trouvaient alors à environ 10,50 m (petit temple) et 11 m (grand temple) au-dessus du dallage du péribole.

(20) Selon le schéma (simplifié) des faces latérales des chapiteaux ioniques.



Fig. 5. - Bloc de corniche du grand temple, en épannelage pour la partie inférieure.
(Cliché Ph. Foliot. Centre Camille Jullian).



Fig. 6. - Rampant droit du fronton postérieur du grand temple, en épannelage partiel.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



Fig. 7. - Rampant droit du grand temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



Fig. 8. - Corniche latérale du petit temple.

rayonnants et contigus, qui forment un cercle plein, tantôt des pétales plus effilés, semblables à ceux d'une marguerite, qui composent un motif assez fin, mais fort rare (fig. 22 et fig. 6). Là encore, compte tenu de la rigidité des lobes, de la rigueur de leur disposition, et du caractère acéré de certains découpages, il est parfois difficile de distinguer entre éléments végétaux et dessins géométriques. Ceux-ci sont plus fréquents au larmier du petit temple qu'à celui du grand; si le thème de la « roue en mouvement » (la *girandola* italienne) apparaît sur les deux édifices (fig. 12 et 23), d'autres motifs, stylisés, où le thème floral sert de prétexte à des variations métalliques ne sont représentés qu'en (a) (fig. 11,12,14). On note aussi, dans le décor du petit temple, de curieuses compositions, où une bandelette enserre deux feuilles symétriques, où des volutes en crosse se déploient de part et d'autre d'un cœur ovale, où des éléments lancéolés alternent avec des « tulipes » plates (fig. 13).



Fig. 9. - Rampant droit du grand temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



Fig. 10. - Rampant gauche du grand temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).

Le larmier (a) est enfin le seul à posséder deux motifs militaires : un casque, au rampant gauche du fronton du *posticum* (fig. 24), et, très sommairement traités, quatre lances et deux boucliers en lunule, au bloc de faite du même fronton, dans un caisson de raccord, inhabituellement étroit (fig. 25).

D'une manière générale, on rencontre sinon plus d'aisance, du moins plus d'imagination et de soin dans les décors du petit temple, au répertoire plus étendu. Au grand temple, les motifs, en eux-mêmes plus monotones, sont rendus assez souvent d'une façon plus cursive. Il suffit du reste d'observer les oves de couronnement de plusieurs modillons des corniches du type b pour mesurer le degré de négligence dont s'accommodaient certaines équipes : les oves de la figure 23, par exemple, souffrent d'un *ductus* plus que hâtif, qui s'accompagne d'une indifférence souveraine à l'égard des questions de centrage et de symétrie. De telles approximations paraissent beaucoup plus rares au petit temple, où les oves, malgré la diversité des « mains », restent à l'ordinaire mieux dégagées et mieux rythmées (fig. 11, 12, 14 par exemple).

Cette distinction ne vaut cependant pas pour l'anthémion qui orne la cimaise des rampants des frontons : les deux édifices présentent à ce niveau un degré d'élaboration sensiblement égal. Le motif, qui reste paratactique, en dépit de l'aspect très dense que lui assure la contiguïté de ses composantes, fait alterner une « palmette » et une « fleur » (fig. 5, 15, 26). La première est vigoureuse, malgré sa grande simplicité : surgissant d'un culot constitué de deux pétales aux découpures variables, deux crosses très ployées, où l'on retrouve un mouvement comparable à celui des acrotères, s'opposent de part et d'autre d'une « feuille de jonc » centrale (21).

(21) Sur les « crosses » des acrotères, cf. Ch. Picard, *loc. cit.*, p. 160 sq.



Fig. 11. - Petit temple, angle Sud-Ouest.



Fig. 12. - Corniche latérale Nord du petit temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



Fig. 13. - Blocs du fronton postérieur du petit temple.



Fig. 14. - Corniche latérale du petit temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).

Les « fleurs » s'inscrivent dans l'espace intermédiaire, de façon à en meubler tous les interstices; traitées selon des schémas proches de ceux des caissons, elles sont plus larges vers le bas, où, généralement, trois pétales sur cinq se regroupent. Quelques variantes rompent la monotonie de cette alternance : un fleuron est circulaire (fig. 27), deux autres sont munis de pédoncules (fig. 27 et 28), trois compositions géométriques à pointes de flèches en creux semblent surgir de caulicoles à cannelures plates (fig. 16, 27 et 29). Ces tributs payés à la fantaisie ne nuisent nullement à la régularité et à l'efficacité décorative d'un ensemble, dont il faut reconnaître la réelle valeur plastique.



Fig. 16. - Rampant gauche du petit temple.

←
Fig. 15. - Corniche du grand temple. Fronton postérieur.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.)

Sur les longs côtés, les cimaises lisses s'enrichissaient de têtes de lion, faisant vraiment office de gargouilles (22); deux d'entre elles, appartenant au petit temple, ont été conservées : assez proéminentes, puisqu'elles prolongent le surplomb de la corniche de type (a) de plus de 7 cm, elles projettent un mufle carré aux dents acérées, aux yeux et à la crinière profondément incisés (fig. 3 et 14).

Replacées dans les séries italiennes et sud-gallicques, ces corniches s'avèrent caractéristiques d'une phase d'expérimentation, comparable à celle que W. Alzinger, dans un tout autre contexte, a définie pour les monuments tardo-républicains d'Ephèse (23). C'est ce qui explique que, si l'on voulait, selon une méthode appliquée parfois avec quelque raideur par les disciples de A. von Gerkan, isoler telle ou telle particularité, et en tirer des conséquences chronologiques globales, on aboutirait à coup sûr à des résultats contradictoires (24). Ainsi l'absence de denticules pourrait suggérer une date fort ancienne, antérieure à la constitution des premiers profils modillonnaires complets de Rome, ceux de la *Regia*, des temples de Saturne et de César divinisé ou, en Italie du Nord, celui de l'arc de Rimini (25). Mais l'assise denticulaire à la base du larmier reste absente de plusieurs corniches italiennes plus tardives, comme celle du Grand Mausolée d'Aquileia, daté avec raison de l'avant-dernière décennie av. J.-C. (26). Inversement, le surcreusement des caissons, s'il

(22) Ce qui n'est plus le cas de celles de la Maison Carrée (cf. *op. cit.*, fig. 29, p. 62; p. 166 sq. et pl. 81).

(23) W. Alzinger, *Augusteische Architektur in Ephesos*, Vienne, 1974, p. 37 sq., et p. 131 sq.

(24) Exemplaires de cette méthode sont les travaux de M. Wegner. Voir en particulier *Ornamente kaiserzeitlicher Bauten Roms. Soffitten*, Cologne-Graz, 1957.

(25) Cf. F. Toebelman, *Römische Gebälke*, Heidelberg, 1923, p. 7 sq. et M. Montagna Pasquinucci, *La decorazione architettonica del tempio del Divo Giulio nel Foro Romano*, dans *Monumenti Antichi (Accadem. Naz. dei Lincei)*, Serie miscellanea, I, 4, Rome, 1973, p. 263 sq.

(26) G. Cavalieri Manasse, *op. cit.*, p. 78 sq., pl. 18-19.

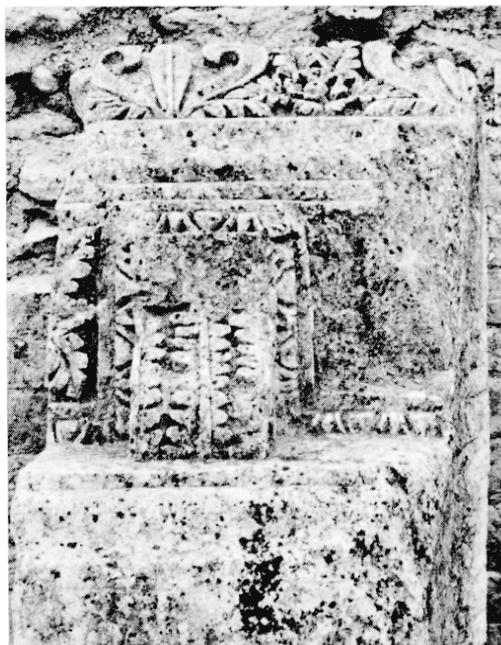


Fig. 17. – Rampant gauche du grand temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



Fig. 18. – Rampant gauche du grand temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



←
Fig. 19. – Rampant droit du grand temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



Fig. 20. – Corniches du fronton postérieur du petit temple.



Fig. 21. - Corniche du grand temple.



Fig. 22. - Corniche latérale Nord du petit temple.



←
Fig. 23. - Corniche latérale Nord du grand temple.



Fig. 24. - Rampant gauche du fronton postérieur du petit temple.

demeure faible, et n'offre pas encore les décrochements successifs des larmiers médio-augustéens et postérieurs, paraît en progrès par rapport aux mêmes corniches « urbaines » déjà nommées, celles de la *Regia* et du temple de César, où aucune bordure ne délimite vers l'extérieur le champ occupé par les fleurons (27). Mais le larmier du Mausolée d'Auguste avait donné l'exemple d'un encadrement discret (28),

(27) Sur l'évolution des caissons à la fin de la République et au début de l'Empire. cf. M. Verzar, *Frühaugusteischer Grabbau in Sestino (Toscana)* dans M.E.F.R.A., 86, 1974, p. 400 sq.

(28) Cf. P. Gros, *Aurea Templum, Recherches sur l'architecture religieuse de Rome à l'époque d'Auguste*, B.E.F.A.R., 231, Rome, 1976, p. 205 et pl. 47.



Fig. 26. - Rampant droit de la façade du grand temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).

←
Fig. 25. - Bloc de façade du fronton postérieur du petit temple.



Fig. 27. - Rampant gauche de la façade du grand temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



→
Fig. 28. - Sommet du rampant droit de la façade du grand temple.

et les tombeaux de la première période augustéenne présentent fréquemment des secteurs plafonnants à caissons cantonnés par des listels plats (29).

En Gaule Narbonnaise, les deux traits que nous venons de rapprocher coexistent sur des édifices arlésiens, très proches du sanctuaire glanique : la corniche du premier temple du Forum, dont on conserve des fragments dans une galerie des Cryptoportiques, et celle des arcades du théâtre (fig. 30), datées l'une et l'autre des années 20 av. J.-C., ne possèdent pas de denticules, mais offrent des caissons à surcreusement (30).



Fig. 29. - Façade du petit temple. Angle Sud.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.)



Fig. 30. - Corniche des arcades du théâtre d'Arles.

Quant aux modillons, s'il est possible de leur trouver de nombreux points d'ancrage relativement anciens, à Rome même, à Rimini, à Sarsina (31), ils peuvent aussi, dans une moindre mesure il est vrai, soutenir une argumentation en faveur d'une datation assez basse, puisque l'arc de Suse, construit entre 12 et 9 av. J.-C., présente des consoles à renflement postérieur et balustre antérieur assez semblables à celles de nos temples (32); il n'est pas jusqu'au couronnement d'oves, dont nous avons naguère relevé la rareté, et rappelé l'origine orientale, qui ne soit présent aussi sur ce curieux monument triomphal des Alpes Cottiennes (33). On ne manquera pas, d'autre part, de souligner que la volute embryonnaire qui s'enroule au flanc des modillons glaniques est ignorée des plus anciennes consoles romaines, et que, dans le tableau évolutif retracé par D.E. Strong, l'animation des faces latérales n'intervient qu'après les années 20 av.

(29) Cf. M. Verzar, *loc. cit.*, et G. Cavalieri Manasse, *op. cit.*, p. 102 sq., pl. 30-31.

(30) Cf. A. von Gladiss, *loc. cit.*, p. 70 sq. et pl. 45.

(31) Il est certain qu'à Rome c'est le modillon plat ou très faiblement ondé (*Regia*, temple de César) qui paraît le plus fréquent entre 42 et 29 av. J.-C. Mais le larmier du temple de Saturne, des fragments de l'arc parthique du Forum provenant vraisemblablement de l'ancien arc d'Actium, largement réutilisé lors de la construction de l'arc parthique (Ch. Leon, *op. cit.*, n.34, p. 196), une corniche du Musée des Thermes (Ch. Leon, *ibid.*, p. 201, pl. 81, 2), la corniche du temple d'Apollon in Circo (*Aurea Templa*, *op. cit.*, p. 233 et pl. 55), attestent dès cette époque le recours à des consoles diversement cambrées. Pour les modillons de l'arc de Rimini, qui sont assurément les plus proches de ceux de *Glanum*, cf. G.A. Mansuelli, *Il monumento augusteo del 27 a. C.*, dans *Arte antica e moderna*, 9, 1960, p. 18, pl. 9 a et 10 a. La corniche du Mausolée d'Obulaccus et celle du mausolée d'Asfonius (?) Rufus, à Sarsina, offrent des profils très voisins (cf. S. Aurigemma, *I monumenti della necropoli romana di Sarsina*, dans *Bollettino Centro di Studi per la Storia dell'Architettura*, 19, 1963, fig. 73-74, p. 74 et 21-22, p. 31). Or ces monuments sont datables de la première génération augustéenne, voire même, pour celui d'Obulaccus, de la fin de la période triumvirale (cf. G.A. Mansuelli, *Il monumento funerario di Maccaretolo e il problema dei sepolcri a cuspide in Italia*, dans *Archeologia Classica*, 4, 1952, p. 63; id., *Elementi ellenistici nella semantica monumentale della valle del Po*, dans *Arte antica e moderna*, 10, 1960, p. 119; id., *Les monuments commémoratifs romains de la vallée du Po*, dans *Monuments Piot*, 53, 1963, p. 75 sq.). On n'oubliera pas le modillon du monument octogonal d'Ephèse, daté par W. Alzinger des années pré ou proto-augustéennes (*op. cit.*, p. 40 sq., fig. 28, p. 18 et 143, p. 87).

(32) Voir par ex. G.A. Mansuelli, *loc. cit.*, dans *Monuments Piot*, 53, 1963, fig. 1, p. 28.

(33) Cf. *La Gallia Romana*, p. 171.

J.-C. (34). En réalité, il serait vain d'établir un rapport formel quelconque entre la timide et maladroite esquisse des modillons de *Glanum*, et les élégantes volutes des modillons de la *Basilica Aemilia* ou du temple de *Mars Ultor* (35). Là encore, les temples géminés nous livrent une tentative de réponse, peu représentée ailleurs, à une question ornementale qui sera longue à se résoudre en termes satisfaisants.

Deux détails de modénature nous paraissent d'ailleurs au moins aussi significatifs que le profil des consoles, trop souvent et trop exclusivement invoqué comme critère chronologique : c'est d'abord cette doucine intermédiaire entre larmier et cimaise, qui augmente singulièrement la hauteur de l'ensemble, et subsiste sur les corniches horizontales des frontons ; cette particularité, qu'on retrouve au temple de Vienne, n'est peut-être pas une simple surcharge régionale, tendant à développer à l'excès ce qui ne devrait être que le *cymatium* de la partie verticale du larmier, puisqu'on la retrouve à l'arc de Rimini (36). A l'époque médio-augustéenne, un tel redoublement de la *cyma recta* n'est de toute façon plus concevable : la corniche de la Maison Carrée se termine par un modeste talon orné de rais de cœur (37). C'est, ensuite, la projection inusitée du mufler des gargouilles latérales ; les données comparatives sont rares en ce domaine, mais il est permis de noter qu'on préfère, aux temples médio ou tardo-augustéens, comme la Maison Carrée de Nîmes ou l'*aedes Castoris* de Rome, que les têtes de lion, plus nettement penchées vers le bas, ne dépassent point l'aplomb du sommet de la cimaise (38).

Mais, par delà ces données dont le faisceau constitue déjà une présomption en faveur d'une datation haute, ce qui paraît déterminant, c'est l'esprit qui a présidé au décor : la recherche pathétique de la variété, sensible surtout au petit temple, ne se conçoit pas après l'apparition des formules qui établissent des rapports stricts entre modénature et ornement. Cette uniformisation, inséparable de l'acanthisation générale des motifs, s'impose très tôt en Gaule Narbonnaise ; et de ce point de vue les constructions arlésiennes qui se rapprochent le plus des entablements glaniques montrent à l'évidence dans quelle voie se seraient immanquablement orientés les sculpteurs et lapicides des temples géminés s'ils avaient travaillé, comme l'assurent des analyses utiles mais incomplètes, dans l'avant-dernière décennie av. J.-C. : pour accompagner le mouvement des modillons, la seule alternance tolérée, au portique du Forum et à la corniche de la *scaenae frons* du théâtre d'Arles (39), est celle de la « feuille d'eau » lisse et de l'acanthé unique, les variantes concernant seulement le découpage et la disposition relative des digitations (fig. 32). On trouve des exemples de décors à division longitudinale, avec le schéma de la double série de pointes de flèches en creux, très semblables donc à ceux que nous avons relevés aux temples de *Glanum*, sur les modillons de la corniche des arcades extérieures du théâtre (fig. 14 et 30) ; mais c'est là une survivance qui ne compromet pas l'aspect végétal de l'ensemble, puisque les caissons ne présentent que des motifs floraux, à quelques rares exceptions près (40).

A *Glanum*, surtout sur les corniches de type (a), la diversité des thèmes des caissons, leur caractère exclusivement ornemental, sans prétention naturaliste, renvoient à une phase plus ancienne : comme sur les entablements de la *Regia* et du temple de César à Rome (41), sur ceux du Panayirdag à Ephèse (42), au mausolée d'Obulaccus à Sarsina (43), on cherche dans des registres divers (panoplies, figures géométriques, règne floral ou animal), des éléments susceptibles de s'intégrer à des espaces dont la forme pose d'ailleurs des problèmes de remplissage ; le champ des caissons, le plus souvent rectangulaire, n'est pas encore ramené,

(34) D.E. Strong, *Some Observations on early Roman Corinthian*, dans *Journal of Roman Studies* (= *J.R.S.*), 53, 1963, p. 80 sq. et Ch. Leon, *Die Bauornamentik des Trajansforums*, Vienne, Cologne, Graz, 1971, p. 188 sq. et p. 201 sq.

(35) D.E. Strong, *ibid.*, fig. 9, p. 82 (profils des modillons de l'ordre inférieur de la *Basilica Aemilia* et du temple de *Mars Ultor*) et Ch. Leon, *op. cit.*, p. 199 sq.

(36) Cf. G.A. Mansuelli, dans *Arte antica e moderna*, 8, 1959, pl. 163.

(37) Cf. *op. cit.*, fig. 54, p. 158, p. 165 et pl. 17 et 66.

(38) Pour la Maison Carrée, cf. pl. 17 et 80 sq. du XXXVIII^e Suppl. à *Gallia*.

(39) Cf. A. von Gladiss, *loc. cit.*, pl. 48-49.

(40) *Ibid.*, pl. 40. Des corniches du musée de Saintes présentent encore, à une date sensiblement plus tardive, des modillons à décor semblable.

Cf. L. Maurin, *Saintes antique*, Saintes, 1978, fig. 253, p. 425.

(41) Cf. M. Montagna Pasquinucci, *loc. cit.*, pl. III à VI ; *Aurea Templa*, (*op. cit.*), pl. 44.

(42) Cf. W. Alzinger, *op. cit.*, fig. 24.

(43) S. Aurigemma, *loc. cit.*, dans *Bollettino Centro di Studi per la Storia dell'Architettura*, 19, 1963, p. 67 et fig. 74, p. 74.

comme sur les larmiers arlésiens déjà cités, et au temple nîmois, par exemple, aux dimensions approximatives d'un carré, où il est évidemment plus facile de centrer un fleuron circulaire (44). Sur les corniches de la *scaenae frons* du théâtre d'Arles, dont il subsiste assez de fragments pour qu'on puisse se faire une idée complète des choix ornementaux, c'est le fleuron, circulaire ou cruciforme, qui règne en maître, avec quelquefois des « tulipes » et, très rarement, la *pelta* (fig. 31-32); une palmette disposée de biais est seulement réservée aux caissons d'angle, selon une convention fréquente qui veut que les diagonales soient vigoureusement marquées en cas de retour de l'entablement vers l'arrière (fig. 33).

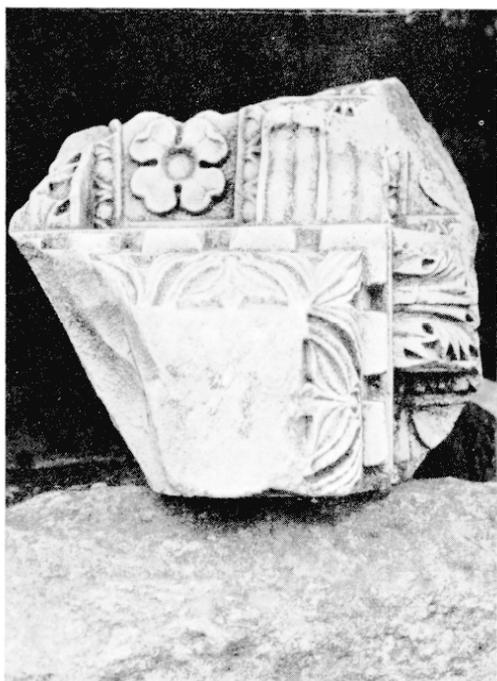


Fig. 32. - Bloc de corniche de la *scaenae frons* du théâtre d'Arles.

← Fig. 31. - Bloc de corniche de la *scaenae frons* du théâtre d'Arles.



Fig. 33. - Bloc de corniche de la *scaenae frons* du théâtre d'Arles.



Fig. 34. - Frise dorique d'un monument funéraire de Narbonne. Musée Lamourguier. (Cliché C.C.J.).

(44) *La Maison Carrée*, p. 66, p. 163, pl. 23 et pl. 79.

Le décor du larmier des corniches glaniques s'apparente à vrai dire à celui des métopes des frises doriques de ces monuments funéraires d'époque triumvirale ou proto-augustéenne, si fréquents en Italie du Nord et dans les provinces occidentales (45). Narbonne en possède, on le sait, une série impressionnante (46). C'est sur de telles compositions que se sont d'abord popularisés des motifs comme ceux de la « roue en mouvement », des casques et des boucliers, des ornements géométriques, etc. (47). Pour les schémas floraux à caractère rigide, et dont l'indépendance par rapport au fond reste faible, les mêmes métopes offrent les meilleurs points de comparaison, comme le prouvent les figures 34 et 35, où alternent avec des bucrânes les « fleurs » aux digitations acérées, et aux vides triangulaires ou rhomboïdaux.

Un détail, commun au larmier (a) et à des frises d'armes funéraires souvent alliées aux frises doriques sur les monuments de Narbonne, offre d'ailleurs un précieux indice chronologique, c'est le casque déjà mentionné (fig. 24 et 36) : des études récentes ont précisé l'évolution du couvre-chef des gladiateurs dans la seconde moitié du 1^{er} s. av. J.-C., et il est admis que leurs conclusions s'appliquent au moins partiellement à



Fig. 35. — Frise dorique de même provenance.
(Cliché C.C.J.)



Fig. 36. — Frise d'armes d'un monument funéraire de Narbonne. Musée Lamourguier.
(Cliché C.C.J.)

ceux des soldats (48). En particulier, la disparition du protège-nuque de cuir, au profit d'une simple « coiffe » circulaire plus ou moins large constitue un *terminus post quem* assez strict, et interdit de remonter au-delà des dernières années avant le changement d'ère. Sur l'exemplaire de *Glanum*, si le protège-nuque n'est pas aussi apparent que sur les casques des métopes du tombeau de Munatius Plancus à Gaète, par exemple, il reste présent sous la forme d'un allongement de la « coiffe » vers le bas dans la partie postérieure (49); en outre les paragnatides en lunule n'ont pas encore pris cette ampleur qui leur permettra de se rejoindre sur le devant du visage, ne laissant libres que les yeux, comme on l'observe sur un relief du Musée d'Isernia, daté

(45) Cf. M. Torelli, *Monumenti funerari romani con fregio dorico*, dans *Dialoghi di Archeologia*, II, 1968, p. 32 sq. et G. Cavalieri Manasse, *op. cit.*, p. 94 sq.

(46) Au dépôt lapidaire du Musée Lamourguier. En attendant la publication prochaine de ces séries, cf. E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule*, I, Paris, 1907, p. 359 sq.

(47) Pour la girandola sur métopes funéraires, voir par ex. G. Mansuelli, *loc. cit.*, dans *Monumenti Piot.*, 53, 1963, fig. 2, p. 89 et F. Rebecchi, *Nuovi frammenti architettonici romani di stile ellenistico-italico*, dans *Deputazione di Storia patria per le antiche Province Modenesi, Atti e Memorie*, Sér. X, vol. VI, p. 208 et fig. 6. Pour les panoplies militaires, cf. S. Diebner, *Aesernia-Venafrum. Untersuchungen zu den römischen Steinendkmälern zweier Landstädte Mittelitaliens*, Rome, 1979, p. 141 sq. et pl. 20; G. Cavalieri Manasse, *op. cit.*, p. 96 sq. et pl. 28-29.

(48) Cf. F. Coarelli, *Il monumento teatino di C. Lusius Storax al Museo di Chieti. Il rilievo con scene gladiatorie*, dans *Studi Miscellanei*, 10, Rome, 1966, p. 92; S. Diebner, *op. cit.*, p. 124 sq. et p. 127 sq.; G. Cavalieri Manasse, *op. cit.*, p. 98 sq.

(49) Cf. R. Fellmann, *Das Grab des Lucius Munatius Plancus bei Gaëta*, Bâle, 1957, p. 43-44 et fig. 15 (onze casques sur métopes, tous pourvus d'un couvre-nuque).

du début du 1^{er} s. apr. J.-C. (50). On notera enfin la spirale de la bombe, vestige de la charnière de la visière : encore utilisée au début du II^e s. av. J.-C., celle-ci était déjà tombée en désuétude au moment de la construction du Bouleutérion de Milet (51), et la spirale résiduelle, à caractère ornemental, tend à disparaître à la fin de la période augustéenne (52).

Cette antériorité par rapport à l'établissement des règles spécifiques à l'ornementation des profils modillonnaires devient patente si l'on regarde les cimaises des frontons. Hors de ces deux temples, les corniches décorées de Gaule Narbonnaise présentent toutes à leur sommet des motifs qui, superposés ou alternés, sont étroitement liés les uns aux autres, et appartiennent à une grammaire décorative éprouvée : les « acanthes et feuilles d'eau » couronnent la *scaenae frons* du théâtre et le portique du Forum d'Arles (53), les arcs du pont Saint-Chamas, les fragments de corniche trouvés dans la « basilique » de Vaison, le premier attique de l'arc et la corniche du temple d'Orange (54), dans les réserves du Musée de Nîmes, deux petits entablements, l'un augustéen et l'autre flavien ; les palmettes alternativement « ouvertes » et « fermées » entre

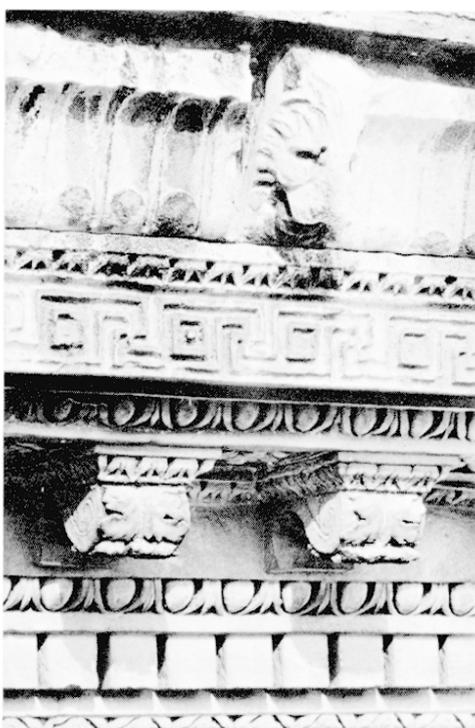


Fig. 37. - Corniche de la Maison Carrée, côté Ouest.



Fig. 38. - Architrave et frise du grand temple. Blocs provenant de la façade.

(50) Relief publié par F. Coarelli, *loc. cit.*, pl. 46 et par S. Diebner, *op. cit.*, p. 124-125 et pl. 14.

(51) Cf. R. Fellmann, *op. cit.*, p. 44 ; H. Knackfuss, *Das Rathaus von Milet*, Berlin, 1908, p. 80 sq. et pl. XI. Voir aussi, en dernier lieu, A.M. Mansel, *Osttor und Waffenreliefs von Side*, dans *Archäologischer Anzeiger*, 1968, p. 262 sq.

(52) S. Diebner, *op. cit.*, p. 126 sq. et pl. 15. On gardera cependant quelque prudence dans l'utilisation de ces critères, qui peuvent être, dans beaucoup de cas, sujets à caution. Sans même parler de la fantaisie des lapicides, qu'on aurait tort de sous-estimer dans ce genre de composition, il faut tenir compte aussi de la variété des équipements régionaux et ethniques. Un bon exemple d'accumulation de tous les attributs réputés tarδο-républicains sur une représentation augusto-tibérienne est fourni par les reliefs de l'arc d'Orange. Cf. G.-Ch. Picard et J.-J. Hatt, dans *L'Arc d'Orange*, XV^e Suppl. à *Gallia*, Paris, 1962, p. 84 et pl. 43.

(53) A. von Gladiss, *loc. cit.*, pl. 48-49. Voir aussi *La Maison Carrée*, *op. cit.*, pl. 75 a. Ce schéma offre de nombreuses variantes ; la feuille large du premier plan peut être plus ou moins acanthisée ; le « Schildblatt » ou « feuille de jonc » peut être plus ou moins acéré. L'expression la plus brillante en sera donnée à la fin de l'époque augustéenne sur la cimaise du temple de la Concorde à Rome. Cf. : M. Schede, *Antikes Traufleisten-Ornament*, Strasbourg, 1909, p. 107, fig. 76 ; Ch. Leon, *op. cit.*, p. 277 ; C. Gasparri, *Aedes Concordiae Augustae*, Rome, 1979, p. 50 et p. 75, pl. X et XI.

(54) Cf. R. Amy, dans *L'Arc d'Orange*, p. 35 sq., fig. 14, p. 36 et pl. 22.

lesquelles court le classique motif en S règnent à la cimaise du premier temple du Forum d'Arles (55); des « godrons » occupent celle de la Maison Carrée de Nîmes (fig. 37) (56); des rais de cœur en « Scherenkymation » inversé apparaissent sur divers entablements impériaux d'Arles et des réserves de Nîmes; des palmettes et des godrons s'allient enfin sur un tombeau tardif de Vaison cité par M. Schede (57).

Cette énumération accuse l'isolement des cimaises glaniques, dont la parataxe et le vocabulaire ne trouvent, à notre connaissance, nul antécédent direct, à Rome, dans la X^e Région d'Italie, en Narbonnaise ou en milieu hellénistico-oriental (58); elles ne semblent d'ailleurs avoir eu aucune descendance, du moins dans l'état actuel de notre documentation. Il est difficile d'imaginer que, si un modèle canonique du genre de ceux que nous venons d'évoquer avait déjà été utilisé dans la Province, on ait encore éprouvé le besoin de ciseler laborieusement les peu orthodoxes palmettes et les surprenants fleurons décrits plus haut. Cette alternance difficile, qui n'a pas fait école, est peut-être le signe le plus clair de l'aspect expérimental de nos temples.

Cette série d'observations sur les corniches de *Glanum* autorise à situer l'élaboration de leur décor et de leur profil dans la toute première « génération augustéenne », au début des années 20, et plus probablement à la fin des années 30. Toutefois un certain temps doit s'intercaler entre l'exécution du petit temple et celle du grand. Contrairement à ce qu'on admet généralement (59), il ressort de l'analyse qui précède que l'élément-guide, celui dont l'implantation précéda et conditionna la mise en place progressive du reste, c'est le petit temple. L'autre fut seulement construit à son imitation : l'interprétation moins rigoureuse du profil, le moindre soin apporté à la réalisation du décor et les progrès de l'acanthisation des motifs végétaux, qui se laissent déceler sur plusieurs fragments, malgré la volonté de copier laborieusement la construction voisine, constituent les indices convergents d'une exécution un peu plus tardive. Nous reprendrons l'examen de cette question, si importante pour la compréhension globale du sanctuaire, après l'étude des vestiges du péribole.

Auparavant il faut chercher, dans les autres éléments de l'ordre des temples, qui, malheureusement, ne subsistent plus qu'à l'état sporadique, à préciser ces premières indications.

L'ARCHITRAVE

La chance a voulu que plusieurs morceaux d'architrave, dont un presque intact – proie pourtant facile pour les amateurs de remploi, qui n'ont même pas à abattre de partie saillante pour les utiliser comme blocs d'appareil – aient été retrouvés *in situ* (fig. 38). Ils appartiennent au pronaos du grand temple. Sous un *cymatium* non décoré, haut de 15,4 cm. et constitué d'un large bandeau surmontant un talon, trois *fasciae* sans moulure intermédiaire, légèrement talutées, présentent les dimensions suivantes : *ima fascia*, 27,6 cm; *media fascia*, 14,9 cm; *summa fascia*, 14,1 cm. C'est donc celle du bas qui est, de loin, la plus importante.

Cette disposition, contraire aux prescriptions vitruviennes, qui reproduisent la norme ionique hellénistique, appliquée dans la plupart des constructions augustéennes de Rome, mérite attention (60). Une *fascia* inférieure de cette taille semble garder le souvenir des ordonnances tardo-républicaines à deux bandeaux seulement, où celui du bas était effectivement le plus haut (61). Et de fait, dans les premières constructions augustéennes où la bipartition reste de règle, comme à l'arc de Rimini, au pont de Saint-Chamas, à la porte d'Auguste de Nîmes, la *fascia* inférieure garde la prépondérance, comme sur certains édifices, tels que le

(55) A. von Gladiss, *loc. cit.*, pl. 45, 3. Sur l'origine du motif et ses développements aux époques tardo-classique et hellénistique, cf. M. Schede, *op. cit.*, p. 96 sq. (schéma « hermogénien » de Magnésie du Méandre) et W. Voigtländer, *Der jüngste Apollontempel von Didyma*, Tübingen, 1975, p. 46 sq. et pl. 4, 1-2. Pour le développement du motif à l'époque impériale, cf. Ch. Leon, *op. cit.*, p. 279.

(56) *La Maison Carrée*, p. 67, p. 165 sq. et pl. 80-81.

(57) *Op. cit.*, p. 107.

(58) Ce que M. Schede, *op. cit.*, p. 100 sq., appelle le motif des « fleurons isolés » ne correspond pas au schéma de *Glanum*. Les *anthemia* d'Ephèse ne l'évoquent pas davantage (cf. W. Alzinger, *op. cit.*, p. 114 sq.).

(59) Cf. en dernier lieu F. Salviat, *Glanum. Petites notes sur les grands édifices*, Paris, 1977, p. 20.

(60) Vitruve, *De architectura*, III, 5, 10. Sur les architraves ioniques et leurs proportions, cf. G. Roux, *L'architecture de l'Argolide aux IV^e et III^e s. av. J.-C.*, Paris, 1961, p. 353 et R. Vallois, *L'architecture hellénique et hellénistique à Délos*, II, 1, Paris, 1966, p. 276-277. Sur l'architrave « canonique » du temple de *Mars Ultor* à Rome, cf. *Aurea Templum*, p. 229 sq.

(61) Cf. F. Toebelmann, *op. cit.*, p. 6-7 et P. Hommel, *Studien zu den römischen Figurengiebeln der Kaiserzeit*, Berlin, 1954, p. 9 sq.

tombeau de Bibulus à Rome (62). Mais sur les façades où l'ordre architectural joue un rôle structurel, comme les temples de Vienne, du Vernègues ou la Maison Carrée, la tripartition s'impose, et selon les règles canoniques, avec une *fascia* inférieure nettement plus petite que les autres (63). Il est vrai que le Mausolée d'Obulaccus à Sarsina, l'arc de Suse et les deux temples du Forum de Pola offrent des architraves à trois bandeaux, où celui du bas reste légèrement plus large que les deux supérieurs (64). Mais il s'agit là d'une fantaisie peu perceptible, et sans comparaison avec le fait qu'au temple glanique la *fascia* inférieure atteint, en hauteur, presque le double de chacune des autres. Rien ne montre mieux le caractère hétérodoxe de cette composition que sa conversion en douzièmes : l'architrave vitruvienne se scande, de bas en haut, de la façon suivante, $3/12^e$; $4/12^e$; $5/12^e$; celle de notre temple suit, de bas en haut, la progression approximative que voici : $5,9/12^e$; $3,1/12^e$; $3/12^e$. Les termes sont donc plus qu'inversés, ce qui, dans un contexte normalisé comme celui qui s'instaure à partir des années 20 av. J.-C., pour les édifices religieux en particulier, prendrait l'allure d'un défi, ou d'une balourdise difficilement concevable (65).

LES CHAPITEAUX

Huit fragments ont été rassemblés à proximité des temples; l'un d'eux, recueilli près du portique Ouest du Forum, a été rendu au sanctuaire, auquel il appartenait (66). Il s'agit dans tous les cas de blocs supérieurs, comportant le registre des volutes et des hélices (fig. 39 et 40); seuls deux d'entre eux appartiennent au grand temple. Le joint se situe au sommet des caulicoles, selon le schéma de taille le plus répandu, sauf sur l'un des exemplaires provenant du grand temple, où il se place plus bas (fig. 41) (67). On discerne donc, essentiellement, sur l'ensemble des blocs : le sommet de la feuille centrale de la *secunda corona*, les feuilles du calice, les hélices et le fleuron de l'abaque, ce dernier le plus souvent très abîmé; le départ des volutes, mais non pas leur enroulement terminal, abattu dans tous les cas; enfin l'abaque avec le bourrelet de pose (*scamillus*) qui le surmonte, et dont la hauteur varie sensiblement selon les exemplaires (68). La faible autonomie du décor par rapport au calathos, son aspect plus ornemental que naturaliste, rapprochent d'emblée ces chapiteaux de ceux du sanctuaire voisin de *Valetudo* (fig. 42) (69).

Imputables de toute évidence au même atelier, ils présentent les traits spécifiques suivants : des feuilles aux lobes incisés de rainures profondes, aux digitations longues qui ont tendance à se refermer en « pince de homard », et qui forment des vides triangulaires au contact de deux acanthes (fig. 39 et 40); des hélices en forme de crosse, dont le bord externe est souligné par une incision; au lieu de converger, dès leur sortie du calice, vers le centre du chapiteau, elles s'en éloignent, comme si elles devaient accompagner les volutes, et n'amorcent un mouvement centripète qu'au niveau de l'enroulement terminal; un lourd fleuron, à cœur en bouton, qui s'épanouit sur le calathos et dont les pétales aux pointes aiguës, aux incisions profondes, constituent l'un des éléments d'animation les plus importants du chapiteau

(62) Pour le tombeau de Bibulus, cf. R. Delbrueck, *Hellenistische Bauten in Latium*, II, Strasbourg, 1912, p. 37 sq. et pl. XXII.

(63) Cf. *La Maison Carrée*, p. 145 sq., pl. 22 et pl. 67.

(64) Pour les temples de Pola, cf. en dernier lieu G. Cavalieri Manasse, *op. cit.*, p. 177 sq. et pl. 63-64 (temple de Rome et Auguste, dédié entre 2 et 14 ap. J.-C.).

(65) On note que l'Odéon d'Agrippa, à Athènes, possède une architrave très canonique. Les *fasciae* de l'architrave de la Maison Carrée (*ibid.*, p. 148, n. 217) sont à peu de choses près conformes, comme celles du temple de *Mars Ultor*, aux normes « ioniques » de Vitruve.

(66) H. Rolland (XI^e Suppl. à *Gallia*, p. 19, pl. 2, 2), qui avait retrouvé ce chapiteau parmi les vestiges du portique Ouest du Forum, songeait déjà au monument XXV, c'est-à-dire au temple Sud. Cette attribution a été confirmée par G.-Ch. Picard, dans *Gallia*, 1963, p. 122.

(67) La taille en deux blocs, pour des chapiteaux qui n'atteignent pas des dimensions excessives, constitue déjà, à elle seule, une présomption en faveur d'un travail local et d'une équipe peu familiarisée avec le schéma corinthien. Une illustration du caractère archaïque de cette méthode, et de ses conséquences sur l'ornementation, est fournie par les chapiteaux de calcaire du théâtre d'Arles, quand on les compare à ceux, en marbre et d'une seule pièce, des « Fourches de Roland ». Cf. W.D. Heilmeyer, *Korinthische Normalkapitelle*, Heidelberg, 1970, p. 112-113, pl. 7.

(68) Sur l'emploi de ce *scamillus* technique, cf. *La Maison Carrée*, p. 145 sq.

(69) Pour le temple de *Valetudo*, cf. H. Rolland, dans *R.A.*, 46, 1955, p. 27 sq. et XI^e Suppl. à *Gallia*, Paris, 1958, p. 98 sq.



Fig. 39. – Chapiteau du petit temple
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



Fig. 40. – Chapiteau du petit temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



Fig. 41. – Chapiteau du grand temple.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).

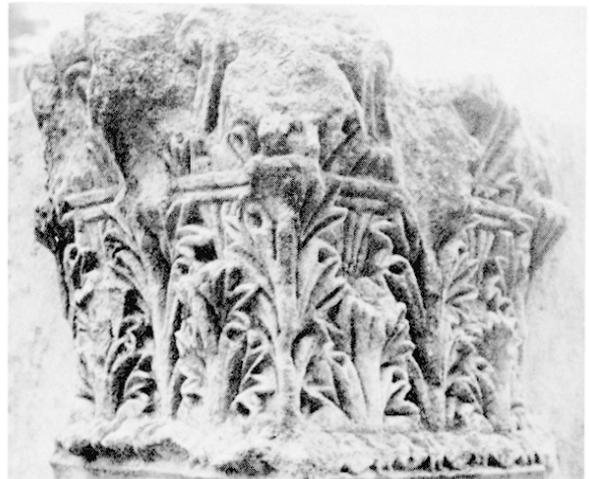


Fig. 42. – Chapiteau du temple de *Valetudo*.

(fig. 43); un abaque pesant, constitué d'un bandeau surmonté d'un petit cavet sous listel, lui-même couronné par un rang d'oves. Sur le bandeau, hélices et volutes empiètent largement, pour affleurer presque le cavet. Sur les exemplaires où l'on en peut juger, le caulicole est plat, ou faiblement bombé; son cornet, creusé de sillons plus que de cannelures, s'achève sur une collerette sans prétention végétale.

Cette description, qui prend en compte les caractères les plus généraux, doit être assortie de précautions, voire de correctifs, imposés par le mauvais état de conservation de la plupart des fragments; cela empêche une appréciation exacte du mouvement réel des couronnes « d'acanthes » ou des calices. Un exemplaire, qui fut réutilisé dans un soutènement médiéval aujourd'hui détruit, et qui se trouve maintenant au Nord de l'exèdre aux graffiti (édifice XXXI), peut donner une idée plus précise du relief végétal qui animait ces corbeilles aujourd'hui bien dénudées: il s'agit d'un chapiteau d'ante, moins épaufré que les autres, qu'il est tentant d'attribuer au grand temple, même si son lieu de trouvaille peut laisser quelque doute sur son origine; ses mensurations sont en tout cas très voisines de celles des

éléments qui en proviennent (70). Le puissant affouillement du fleuron d'abaque, qui doit à sa position dans l'angle du parement d'être presque intact, la large retombée des feuilles sur lesquelles il s'appuie, créent une impression de vigueur qu'on serait loin de soupçonner, à la seule vue des assez tristes moignons réunis sur la façade du péribole. Mais, même sur ceux-ci, certains détails ne laissent pas de surprendre : ainsi, la feuille qui, entre les calices, recouvre la tige du fleuron, présente parfois des lobes souples et des digitations larges et festonnées, qui contrastent avec les feuilles voisines, comme si, sur une même pièce, avaient travaillé plusieurs mains (fig. 44).

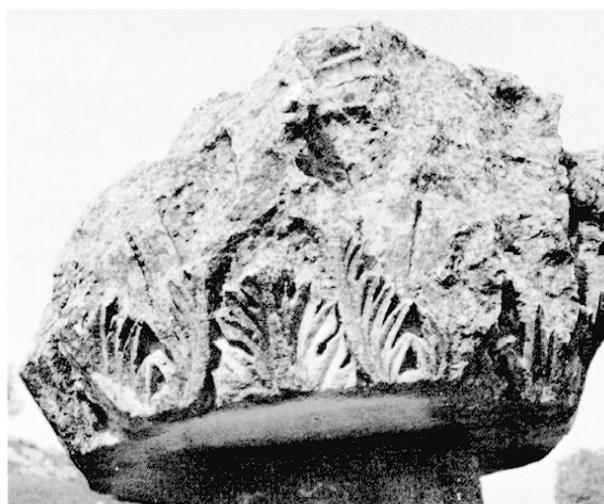


Fig. 44. - Détail d'un chapiteau du petit temple.

← Fig. 43. - Fleuron d'un chapiteau du petit temple.

Si la parenté avec les chapiteaux du temple de *Valetudo* reste indéniable, quelques détails distinguent cependant ces derniers (fig. 42) : les acanthes y sont un peu plus gaufrées, sinon plus animées ; les hélices en revanche paraissent plus intermittentes (sur un exemplaire conservé au Musée de Sade, elles ne figurent pas, faute d'espace pour se déployer ; sur un autre, elles ne trouvent place que dans un écoinçon tellement étroit que seul émerge du calice leur enroulement terminal), mais elles empiètent aussi volontiers sur l'abaque ; les volutes, parfois, ne semblent pas surgir du calice, d'ailleurs réduit à sa plus simple expression, mais poursuivent une carrière indépendante accompagnées par une sorte de prolongement de la feuille d'angle de la seconde couronne d'acanthes.

Ces singuliers chapiteaux du groupe glanique, où la structure du corinthien « normal » est imparfaitement assimilée, ne procèdent pas directement de modèles « urbains ». Certes, le traitement général du décor, plus précieux que tectonique, renvoie, en première analyse, aux productions du troisième quart du 1^{er} s. av. J.-C. Mais toute tentative pour établir une parenté formelle avec des exemplaires romains dits du second triumvirat serait vaine. Comme l'a noté W.D. Heilmeyer, de telles pièces sont caractéristiques de la sécheresse décorative propre aux créations proto-impériales de la Gaule du Sud-Est (71). Cela ne signifie nullement qu'on ne rencontre pas, en Narbonnaise, de chapiteaux qui se réfèrent explicitement aux productions italiennes les plus élaborées de cette période : pour ne prendre qu'un seul exemple, les chapiteaux des « Fourches de Roland », qui appartiennent à la *scaenae frons* du théâtre d'Arles, suivent dans le détail, depuis le découpage de leurs acanthes jusqu'à la petite fleur d'écoinçon, des « cartons » issus des

(70) On notera cependant que les oves, à la partie supérieure de l'abaque, n'ont pas été dégagées, sur le profil bombé qui semblait destiné à les recevoir. Cette trace d'inachèvement ne se retrouve pas sur les autres chapiteaux. D'après les rapports de H. Rolland, celui-ci fut retrouvé entre la « fontaine triomphale » (monument XXVI) et le petit temple (monument XXV).

(71) W.D. Heilmeyer, *op. cit.*, p. 111.

chantiers romains des années 30-25 av. J.-C. (72). Mais un simple rapprochement avec les chapiteaux de *Glanum* permet de mesurer la distance qui les en sépare (fig. 45).

C'est une équipe régionale, et sans doute même assez strictement locale, qui a travaillé aux temples géminés comme à celui de *Valetudo*. Même si le temple du Vernègues présente à ce niveau de nombreuses similitudes, on note un progrès assez net dans l'organisation et la hiérarchisation des composantes (fig. 46) : acanthes plus régulièrement réparties, formant de souples éventails sur la surface du calathos, caulicoles mieux arrondis, calices plus développés, hélices et volutes butant sur l'abaque sans y grimper. Les réminiscences formelles sont nombreuses, mais l'atelier n'est certainement plus le même, ou alors il faut le créditer d'une conscience mieux assurée de la réalité corinthienne. En toute hypothèse, on ne peut nier l'antériorité des exemplaires de *Glanum* sur ceux du Vernègues (73).



Fig. 45. - Les chapiteaux des « Fourches de Roland »
(théâtre d'Arles).
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



Fig. 46. - Chapiteau du temple du Vernègues.
(Cliché A. Roth - Congès. C.C.J.).

Comment situer, dès lors, en chronologie absolue, les fragments glaniques ? Les chapiteaux de la tholos et du quadrifrons du Mausolée, si étonnants eux aussi, nous sont d'un faible secours, car ils appartiennent à un tout autre contexte : les premiers, caractérisés par l'absence du calice, et des acanthes à retroussis, se réfèrent à un modèle hellénistique bien connu en Italie dès la fin du II^e s. av. J.-C. (74); les seconds offrent, malgré de persistants particularismes régionaux, des traits « triumviraux » accusés (75). Nous sommes là en présence d'une composition hybride, où les commanditaires, qui veulent manifester une connaissance approfondie du répertoire italique, pour mieux mériter sans doute leur gentilité « césarien », demandent à des artistes soigneusement recrutés de se livrer à des variations stylistiques qui tranchent sur le goût local. Dans une étude récente sur le monument des *Curii* à Aquileia, G. Cavalieri Manasse a défini avec clarté la problématique de ce type d'édifice funéraire composite, où coexistent des motifs issus de modèles chronologiques parfois très éloignés les uns des autres, et où l'on mêle volontiers, à des décors depuis longtemps éprouvés, d'autres décors plus « modernistes » (76).

(72) W.D. Heilmeyer. *op. cit.*, p. 112 et pl. 7, 1-2.

(73) Lequel présente, nous l'avons dit, une architrave aux proportions plus canoniques.

(74) Cf. H. Rolland, J. Bruchet, *Le Mausolée de Glanum*, XXI^e Suppl. à *Gallia*, Paris, 1969, pl. 21 et 71. Sur ce type de chapiteau, cf. en dernier lieu M. Cocco, *Due tipi di capitelli a Pompei, « corinzio-italici » e « a sofa »*, dans *Cronache Pompeiane*, III, 1977, p. 57 sq.

(75) Cf. *Le Mausolée de Glanum*, pl. 17 et 57-58. On notera le caulicole « en éventail », à profondes rainures, du type régional, et le fleuron d'écoinçon, caractéristique des productions dites du second triumvirat, dont G.-Ch. Picard avait relevé la présence dans son article cité de *Gallia*, 21, 1963, p. 118 sq.

(76) G. Cavalieri Manasse, *op. cit.*, p. 83 sq. et p. 171.

On ne saurait donc inscrire sans imprudence les chapiteaux du Mausolée et ceux du petit temple dans des séries linéaires cohérentes. Ce qui n'empêche pas – et c'est là toute la complexité de ces évolutions stylistiques en milieu provincial, en ces périodes d'intense gestation – que les deux groupes soient pratiquement contemporains. Disons seulement que les éléments qui datent l'édifice funéraire, à savoir les chapiteaux du quadrifrons et aussi, dans une moindre mesure, les chapiteaux à sofa qui cantonnent le socle, se situent dans la décennie 30-20 av. J.-C. (77). Toute tentative pour rétrécir la « fourchette » nous paraîtrait quelque peu arbitraire, compte tenu de la liberté dont bénéficient durablement ces constructions privées (78).

Pour les chapiteaux des deux temples, les rares indices chronologiques exploitables sont ceux qui concernent la position relative des hélices, des volutes et de l'abaque; le chapiteau du tombeau d'Obulaccus à Sarsina offre une ordonnance comparable, et il appartient lui aussi à un contexte régional où des phases peu représentées à Rome trouvent une expression temporaire, à un moment qui, peut-être, se situe encore avant la fin du second triumvirat (79); sur des œuvres moins isolées, comme la rotonde de la via Appia, récemment publiée par W. von Sydow, l'empiètement des volutes ou hélices sur l'abaque ne semble pas devoir dépasser la fin du 3^e quart du 1^{er} s. av. J.-C. (80). Ajoutons que le fleuron de l'abaque, pour autant qu'on en puisse juger à *Glanum*, n'a pas encore revêtu cette forme circulaire sur plan incliné, « di tipo corintio puro », selon l'expression de G. Mansuelli, qui apparaît, dès les années 25 av. J.-C., au monument de Maccaretolo (81).

C'est effectivement vers 27 av. J.-C. que nous oriente la dédicace de M. Agrippa à *Valetudo*. F. Kleiner opte avec raison pour le second voyage d'Agrippa en Gaule, et refuse, avec des arguments historiques que nous croyons solides, l'hypothèse des années 39-38 av. J.-C., naguère avancée par G.-Ch. Picard (82). Pour le petit temple, qui semble constituer, comme nous l'avons établi à partir des corniches, l'élément le plus ancien du sanctuaire, et dont les chapiteaux ne paraissent pas présenter d'évolution notoire par rapport à ceux de la chapelle de la fontaine sacrée, le verrou supérieur de 27 av. J.-C. pourrait théoriquement sauter, à condition que les autres éléments de la modénature ne s'y opposent pas.

(77) Les chapiteaux du *quadrifrons* ne présentent en effet, comme le souligne W.D. Heilmeyer, *op. cit.*, p. 111, qu'une réminiscence lointaine de ceux dits du second triumvirat. Le découpage des acanthes, en particulier, est beaucoup plus souple, avec ses gaufrures, que celui des feuilles de la période invoquée comme référence. En fait la persistance de traits plutôt anciens (importance relative du fleuron, par exemple) et de signes d'« aggiornamento » (petite fleur d'écoinçon déjà citée) est caractéristique d'une assimilation différée, propre au milieu régional, et au caractère privé de l'édifice. Pour les chapiteaux à sofa du 1^{er} s. av. J.-C., nous renvoyons à M. Cocco, *loc. cit.*, p. 110 sq.; pour des exemplaires plus tardifs, et proches de celui de *Glanum*, cf. M. Cavalieri Manasse, *loc. cit.*, n° 13, pl. 5, 3 et 6, 1 et n° 50, p. 89 et pl. 23, 2. Ceux du socle du Mausolée présentent des signes d'évolution par rapport à ces chapiteaux d'Aquileia, datés par leur contexte du début de la seconde moitié du 1^{er} s. av. J.-C. Pour un exemple similaire, avec formes républicaines « attardées », cf. F. Coarelli, dans *Dialoghi di Archeologia*, 1, 1967, p. 48.

(78) On tiendra compte aussi du fait que la dédicace de ce cénotaphe est adressée *parentibus*, c'est-à-dire, puisque les deux statues sont masculines, aux deux ascendants mâles les plus proches des trois frères de cette *gens Julia*, comme l'a bien vu H. Rolland, *op. cit.*, p. 68-69. Or ces *parentes*, du moins le plus âgé, doivent être à l'origine de la citoyenneté de la famille; imputable à César, celle-ci ne saurait se situer que dans les années 50 av. J.-C. Il faut ensuite un délai raisonnable pour arriver aux petits-fils; même en admettant qu'ils sont encore jeunes au moment où ils rédigent leur dédicace, la décennie 30-20 est l'hypothèse la plus vraisemblable. A cet égard la datation proposée par Ch. Goudineau dans *Les fouilles de la Maison au Dauphin*, XXXVII^e Suppl. à *Gallia*, Paris, 1979, p. 211 (vers 45-40) n'est pas acceptable: elle repose sur une mauvaise interprétation de W.D. Heilmeyer, *op. cit.*, p. 111 (la citation de la n. 118 oublie le « ferner Nachklang »). Voir en dernier lieu les analyses pertinentes de F.S. Kleiner, *Artists in the Roman World. An itinerant Workshop in Augustan Gaul*, dans *MEFRA*, 89, 1977, p. 662 sq.

(79) Cf. S. Aurigemma, *op. cit.*, fig. 70, p. 72. Aux références indiquées *supra*, n. 31, nous ajouterons, pour les chapiteaux du Mausolée d'Obulaccus, H. Kähler, *Die rheinischen Pfeilergrabmäler*, dans *Bonner Jahrbücher*, 139, 1934, p. 161 sq. (autour de 30 av. J.-C.).

(80) W. von Sydow, *Eine Grabtunde an der via Appia antica*, dans *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 92, 1977, p. 278 sq.

(81) G. Mansuelli, *loc. cit.*, dans *Archeologia Classica*, 4, 1952, p. 64 et pl. 22. Il va de soi que la taille des fleurons glaniques et leur large empiètement sur la calathos confirment ce caractère pré ou proto-augustéen.

(82) F.S. Kleiner, *loc. cit.*, dans *AJA*, 77, 1973, p. 384. Il est difficile en effet d'imaginer que l'attention d'Agrippa ait pu se porter sur un site aussi secondaire que *Glanum*, avant l'organisation administrative de la Narbonnaise, en 27 av. J.-C. Cf. G.-Ch. Picard, *loc. cit.*, dans *Gallia*, 21, 1963, p. 111 sq.

LES BASES (fig. 47)

Pour les bases des colonnes, deux profils sont restituables, à proximité de la façade du petit temple : ils se définissent par une absence de plinthe, une scotie profonde, dont l'étréouesse est accrue par les listels d'encadrement, et des tores inégaux, celui du haut en retrait par rapport à celui du bas (83). De tels caractères supposent un stade d'évolution très antérieur à l'accueil du profil attique complet, à large scotie et plinthe, où la continuité entre la moulure concave et les tores, moins proéminents, réalise une véritable *spira* (84). Mais ils impliquent aussi un degré d'élaboration qui interdit de classer ces bases parmi les plus anciens spécimens hellénistiques de Gaule Narbonnaise. La présence des listels à la naissance de la scotie et la différence de volume et de débordement entre les deux moulures convexes sont à mettre au crédit d'une recherche qui n'intervient pas, en Italie du Nord et en Gaule Narbonnaise, avant la fin des années 30 av. J.-C., et qu'on retrouve par exemple à l'arc de Rimini (fig. 48) (85). Très semblables à celles du temple du Vernègues, elles passeraient pour être en léger progrès par rapport à celles du temple de *Valetudo* si l'on ne considérait que la position et l'importance relative de leurs tores (fig. 47). Mais il faut tenir compte du fait que, pour les bases des temples géminés, l'extrémité de ceux-ci est partiellement restituée, les parties saillantes y étant très sévèrement bûchées; on ne saurait donc tirer des conclusions décisives de cette apparente différence, et d'autant moins que les exemplaires conservés du temple de la fontaine offrent une scotie plus large et moins profonde, au profil parabolique mieux dégagé, ce qui constitue plutôt un signe d'évolution (86). A vrai dire, comme nous l'avons vu pour les chapiteaux, la continuité entre les deux sanctuaires apparaît, là encore, indéniable.

LES MOULURES D'ENCADREMENT DU PODIUM

Seul le petit temple a conservé, au-dessus de son assise de réglage, deux assises en élévation; c'est dans la seconde qu'est taillé le profil inférieur de son podium. Constitué d'une ample doucine renversée (87), comme, à *Glanum*, les deux socles superposés du Mausolée, la base du temple de *Valetudo* et celle du parapet du « portique dorique », comme, en Italie, les socles des deux temples de Tivoli, de certains mausolées de Sarsina, de l'arc de Rimini, etc., il entre parfaitement dans le cadre stylistique et chronologique défini par les autres composantes de l'ordre (fig. 49 et 50) (88).

(83) Des profils des bases des temples géminés comme du temple de *Valetudo* ont été publiés aussi dans le livre cité de Ch. Goudineau (XXXVII^e Suppl. à *Gallia*), pl. 93.

(84) Sur le terme de *spira*, cf. Vitruve, *De architectura*, III, 5, 4 : « *spiris perfectis et conlocatis...* », où le mot désigne la base dans son ensemble, considérée comme une modénature unitaire, essentiellement courbe.

(85) Cf. P. Gros, dans *La Maison Carrée*, p. 123 sq. et pl. 51, p. 125. Voir aussi Ch. Goudineau, *op. cit.*, p. 203 sq.

(86) Le profil de la scotie, plus que la présence ou l'absence de listels d'encadrement, est un indice déterminant, car il est révélateur d'une prise de conscience de l'autonomie de la moulure concave, longtemps assimilée, en milieu occidental, à une simple séparation entre les tores. La base du petit temple de *Glanum* reste, de ce fait, nettement plus « écrasée » que celle du temple de *Valetudo* : pour un diamètre au départ du fût de 72 cm, la première mesure 16 cm de haut (jusqu'au sommet du tore supérieur) alors que, pour un diamètre de 44 cm, la seconde mesure 17 cm.

(87) Sur l'adaptation nécessaire d'une terminologie tirée des modénatures de couronnement à des moulures de base, cf. L.T. Shoe, *Etruscan and Republican Mouldings*, dans *Memoirs of the American Academy in Rome*, 28, 1965, p. 182 et P. Gros, *op. cit.*, p. 120.

(88) Sur les socles du Mausolée de *Glanum*, cf. H. Rolland, XXI^e Suppl. à *Gallia*, pl. 9 et pl. 19; pour celui du temple de *Valetudo*, cf. *supra*, n. 69; pour les temples de Tivoli, cf. R. Delbrueck, *op. cit.*, p. 11 sq. et pl. IX-X; voir aussi C.F. Giuliani, *Tibur*, I, dans *Forma Italiae*, I, 6, Rome, 1970, p. 126 sq. et p. 132 sq.; pour les mausolées de Sarsina, cf. S. Aurigemma, *op. cit.*, fig. 93, p. 91 (où le socle, très épaufré, semble garder l'aspect d'une *cyma reversa*).

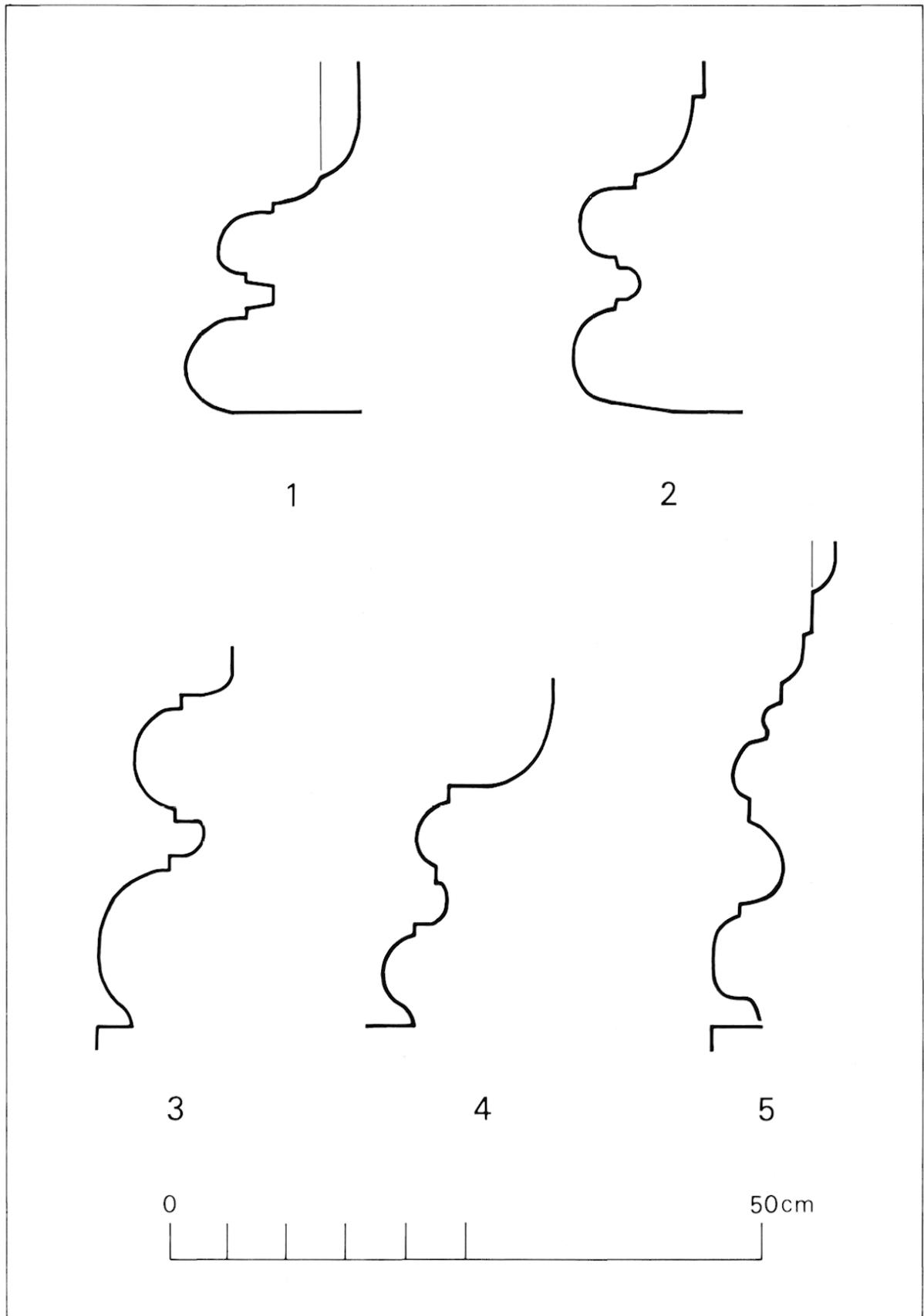


Fig. 47. - Bases attiques de *Glanum* (dessin M. Borély. C.C.J.): 1) petit temple; 2) temple de *Valetudo*; 3-4) mausolée; 5) arc.

Le couronnement, dont un bloc d'angle subsiste dans le dépôt qui, de l'autre côté de la voie antique, fait face à la branche Sud du péribole, est composé, de bas en haut, d'un lourd talon à partie convexe proéminente, et d'un ample cavet sous bandeau (fig. 49). Haute de 33 cm, cette modénature présente une avancée de 24 cm par rapport au nu des orthostates du podium, ce qui correspond à la saillie de la doucine de base du petit temple; l'appartenance de l'élément à cet édifice ne fait donc aucun doute. Sur le lit supérieur, une frange de 10 à 12 cm, parfaitement lissée, longe le rebord extérieur : cette largeur correspond au surplomb du cavet, qui devait rester libre de toute charge; pour le reste, la surface du bloc, laissée fruste, devait recevoir l'assise du stylobate.



Fig. 48. - Socle et base attique de l'arc de Rimini.



Fig. 49. - La moulure de base du podium du petit temple (au premier plan); le chancel de façade du péribole (au second plan).

Le profil de ce couronnement n'a rien que de très convenu; il constitue la réponse la plus attendue à la *cyma reversa* en position basse, dans les constructions glaniques de la période tardo-hellénistique et proto-impériale (89) : on retrouve la même ordonnance, plutôt allégée, au temple de *Valetudo* et au podium du « portique dorique » (édifice XXXII). Elle est sans doute l'écho lointain et simplifié de celle qui, en Italie, connut une certaine faveur dans la première moitié du 1^{er} s. av. J.-C. Le meilleur exemple en est fourni par le temple rond de Tivoli, dont le podium présente, en couronnement, l'harmonieuse succession d'un talon, d'un bandeau et d'un ovolo, ces trois premières moulures ayant chacune la même hauteur; elles sont surmontées elles aussi d'un cavet sous bandeau (90). On admet généralement que la doucine droite prend la place du cavet lorsqu'elle règne sans partage sur les cimaises des corniches (91); mais cette observation ne

(89) Il persiste même, plus tard, sur certaines modénatures secondaires, comme le couronnement des supports des colonnes latérales de l'arc de *Glanum* (cf. P. Gros, *Pour une chronologie des arcs de triomphe de Gaule Narbonnaise*, dans *Gallia*, 37, 1979, fig. 6, p. 64; voir aussi, au-dessus d'un socle en doucine droite cette fois, le cavet sur talon des socles du second attique de l'arc d'Orange (*ibid.*, fig. 19)).

(90) Cf. R. Delbrueck, *op. cit.*, pl. X; L.T. Shoe, *op. cit.*, p. 177; C.F. Giuliani, *op. cit.*, p. 137.

(91) Sur la corniche du temple rond de Tivoli, cf. C.F. Giuliani, *op. cit.*, *ibid.*, fig. 129.

vaut pas pour les provinces occidentales, où l'on garde un goût persistant pour la pesanteur simple de la doucine renversée, et la finesse sans complications du cavet terminal, même – et le petit temple de *Glanum* en administre la preuve – quand la *cyma recta* a conquis le sommet des entablements (92) (fig. 50).

En Gaule Narbonnaise, la doucine droite n'apparaît sur les assises supérieures des socles des monuments qu'au début de l'avant-dernière décennie av. J.-C. Deux des témoins les plus significatifs en sont le podium de la *scaenae frons* du théâtre d'Arles, couronné par une belle séquence oblique, dont les éléments principaux sont un talon et deux doucines (fig. 51), et le podium du Nymphée de Nîmes, où apparaît le schéma à petit larmier horizontal, qui sera par la suite adopté sur tous les grands édifices (93).

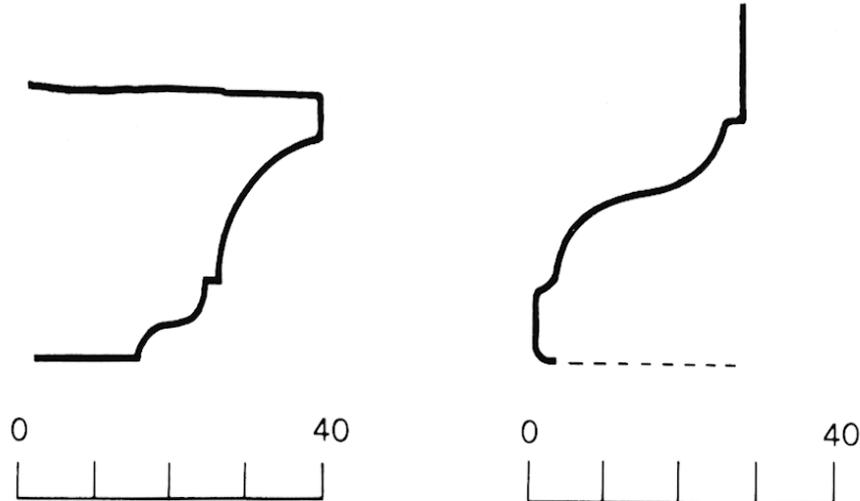


Fig. 50. – Profils de la base et du couronnement du podium du petit temple. (J. Bruchet. *Mise au net M. Borély. C.C.J.*)

LE PÉRIBOLE

Il reste à examiner les vestiges du *péribole*. A. von Gladiss avait, en quelques notations rapides, suggéré la non continuité du décor architectural de certains fragments du « Tempelbezirk » (94). On s'aperçoit en fait que les corniches, qui appartenaient sans doute à un entablement supporté par des portiques, diffèrent assez sensiblement des types (a) et (b) que nous avons analysés plus haut.

D'abord leur profil est à la fois plus simple et plus organique (fig. 52) : si les denticules en sont toujours absents, la cimaise terminale sous son large bandeau s'accroche mieux au larmier, après la disparition de la doucine intermédiaire. Mais surtout, l'ornementation procède d'un parti plus cohérent, servi par une exécution plus régulière : les feuilles qui accompagnent le mouvement des modillons offrent un degré d'acanthisation nettement plus accentué, avec des lobes généralement plus souples, un découpage moins acéré, et même parfois de timides chevauchements des digitations ; certes, le souci de variété conduit de temps à autre à la reprise de certains schémas rigides (fig. 54 et 55 à gauche), mais on ne sort plus que très rarement du registre végétal (95). On notera, à la branche Sud du péribole, la présence de curieuses moitiés de feuilles aux lobes inclinés, qui peuvent s'apparenter, en raison de leur stylisation, à de véritables demi-palmettes (fig. 53).

L'uniformisation est encore plus sensible à la partie plafonnante du larmier, où les fleurons, bien dégagés par rapport au fond, présentent désormais la classique forme circulaire ; à l'exception d'une *girandola* (fig. 55), les motifs sont tous floraux, avec parfois de très précieuses variations géométrisantes (fig. 54), qui n'ont plus rien de la raideur métallique de celles du larmier du petit temple. Certains fleurons, avec leur double couronne de pétales arrondis, très légèrement festonnés, annoncent déjà ceux de la

(92) On n'oubliera pas le singulier podium du temple de Vienne, où, à une doucine renversée en position basse, répond un couronnement où intervient la doucine droite. Mais ici le problème est obscurci par l'éventualité d'une réfection à l'époque julio-claudienne (cf. A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, III, 1, Paris, 1958, p. 393 sq.).

(93) Sur l'évolution des couronnements à l'époque médio-augustéenne, cf. *La Maison Carrée*, p. 117-121.

(94) A. von Gladiss, *loc. cit.*, p. 71.

(95) Voir par exemple la palmette constituée de deux S affrontées, à la corniche de la branche Sud (fig. 53).



Fig. 51. - Le couronnement du podium de la *scaenae frons* du théâtre d'Arles.



Fig. 52. - Corniche de la branche Nord du péribole.



Fig. 53. - Corniche de la branche Sud du péribole.
(Cliché Ph. Foliot. C.C.J.).



Fig. 54. - Bloc fragmentaire de la corniche Nord du péribole.



Fig. 55. - Corniche de la branche Nord du péribole.

Maison Carrée (fig. 52) (96). La branche Sud se singularise encore par l'abandon fréquent de l'encadrement quadrangulaire du champ, au profit d'un cercle, qui entoure étroitement des fleurons plus empâtés (fig. 53). Quant au couronnement des modillons, il se révèle, dans certains secteurs de la branche Nord, d'une qualité extrême (fig. 56) : le dégagement des oves, leur régularité, la finesse du fer de lance, désignent ici le motif comme l'une des plus belles réalisations augustéennes de Gaule Narbonnaise. Une telle moulure pourrait aisément rivaliser avec ses homologues « urbaines », surtout si l'on tient compte de la rudesse du matériau (97). Certes, tous les fragments ne s'élèvent pas à ce niveau, et la branche Sud offre un *ductus* souvent plus schématique ; le rythme reste cependant toujours correct (fig. 53).

Le couronnement du podium, en place à l'angle Sud-Ouest (fig. 57 et 58), présente un profil constitué, de bas en haut, d'une baguette, d'une ample doucine droite peu ondée, d'un petit bec de larmier, et d'un talon terminal sous bandeau. Cette modénature s'accorde sans peine avec celle de la corniche, que nous daterions volontiers de l'avant-dernière décennie du 1^{er} s. av. J.-C. (98).

Le décalage chronologique, entre la construction des temples et du péribole, est du reste matérialisé par le difficile raccord entre le chancel de façade, qui dut être établi en même temps que les portiques d'encadrement, puisqu'il procède de la même volonté d'unification monumentale, et le podium du petit temple (fig. 49). Il est hors de doute que si les deux monuments avaient été conçus en même temps, on eût recouru à une solution à la fois plus simple et plus rationnelle, en interrompant par exemple la moulure de base du podium, de façon à faciliter l'encastrement du bloc perpendiculaire (99). Il n'en est rien, et la coïncidence approximative de ces éléments dit clairement leur non concomitance.



Fig. 56. - Bloc fragmentaire de la branche Nord du péribole.



Fig. 57. - Angle Sud-Ouest du péribole : couronnement du podium.

Sur la base du chancel, dont plusieurs tronçons demeurent *in situ* (fig. 59), comme sur les chaperons bien identifiables à leur face supérieure bombée (fig. 60) (100), la succession de la doucine droite et du cavet confirme cet indice, tiré d'une observation technique ; la disparition complète de la doucine renversée, le caractère symétrique des modénatures inférieure et supérieure, permettent de postuler une date de mise en place très voisine, sinon exactement contemporaine, de celle du péribole lui-même (101).

(96) *La Maison Carrée*, p. 163 sq. et pl. 23 et 78-79.

(97) Voir par exemple certaines moulures de la *Basilica Aemilia* (Ch. Leon, *op. cit.*, p. 263 et 266 et pl. 125, 2). Sur l'évolution du motif à l'époque augustéenne à Rome, cf. Ch. Leon, *op. cit.*, p. 265 sq. Les meilleures moulures du péribole s'apparenteraient au type D de cet auteur, si le « fer de lance » était mieux dégagé.

(98) Le dégagement d'un petit larmier, sur le modèle des corniches d'entablement, est caractéristique de cette période en Gaule Narbonnaise. Cf. *supra*, n. 93, p. 152.

(99) On sait d'autre part que le bloc a été trouvé dans cette position au moment du dégagement du site, d'après les clichés pris par les fouilleurs. Voir par ex. fig. 39, p. 160 de l'article de Ch. Picard, dans *R.A.*, 1963 (*loc. cit.*).

(100) Ces blocs de couronnement des chancels sont actuellement dans le dépôt lapidaire situé dans le prolongement de la branche Sud du péribole, de l'autre côté de la rue.

(101) Les moulures des blocs de couronnement du chancel sont les suivantes, de bas en haut : talon, baguette, cavet, doucine, bandeau. Cf. fig. 60.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, une vision monolithique du groupe des temples dits géminés et de leur portique d'encadrement ne paraît plus admissible. Trois phases se laissent désormais identifier : d'abord l'implantation du petit temple, dont l'antériorité nous semble indéniable. Aux conclusions tirées essentiellement de l'examen des corniches, nous ajouterons une remarque de bon sens, qui contredit d'elle-même la chronologie relative souvent proposée dans les guides ou manuels, selon laquelle l'édifice Sud aurait été construit en dernier lieu, après son grand voisin du Nord et le péribole (102). Comment en effet envisager concrètement, dans des espaces intermédiaires qui ne dépassent point 2,20 m entre les deux temples, et 2 m

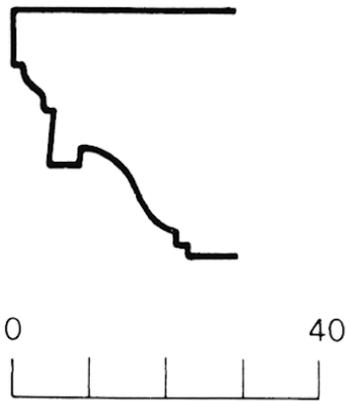


Fig. 58. - Profil de couronnement du podium du péribole.
(J. Bruchet. *Mise au net M. Borely. C.C.J.*)



Fig. 59. - Moulure de base du chancel de façade.

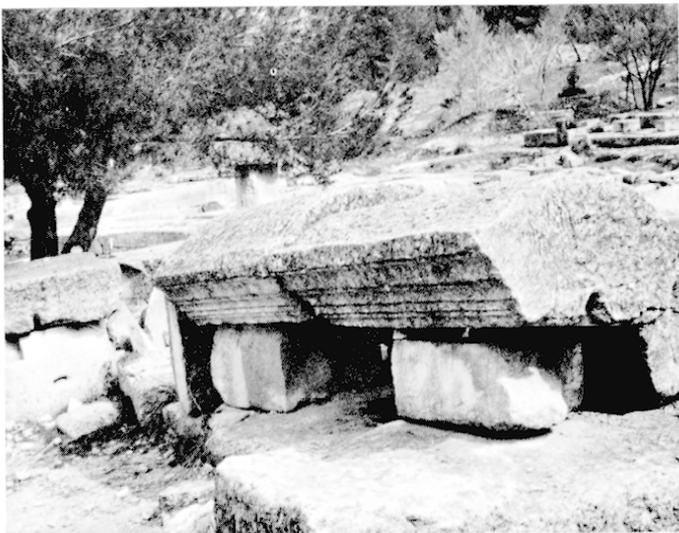


Fig. 60. - Blocs du chaperon du chancel de façade.

(102) Cf. par ex. F. Salviat, *Glanum*, p. 20. Seul, à notre connaissance, F. Braemer avait suggéré une distance chronologique entre les deux temples, sur la base d'une observation stylistique générale (*loc. cit.*, p. 434) : « In ragione della sua decorazione più schematica si può tuttavia pensare che il più piccolo fra loro sia leggermente più tardi dell'altro, ma non può essere posteriore al 20 a. C. ».

entre l'extrémité Sud-Ouest du petit temple et la branche Sud du péribole, l'établissement d'échafaudages avec leurs échelles d'accès, et d'engins de levage ? Si l'on tient compte du fait que les parois de la *cella* étaient en grand appareil à ciselure périphérique, et imposaient donc l'emploi d'échafaudages indépendants, non encastrés dans les murs, on mesurera la difficulté d'une telle hypothèse (103). Certes, le problème ne disparaît pas totalement dans l'hypothèse inverse, mais on conviendra qu'il se pose en termes moins ardu, puisqu'il s'agit de construire un portique sur podium en blocage, dont la hauteur est moindre que celle des temples, et auquel on pouvait toujours accéder par le Sud ; pour l'élévation du grand temple, la présence du petit n'a sans doute pas facilité les choses sur le long côté méridional, mais d'amples dégagements sur ses trois autres faces autorisaient une meilleure accessibilité aux niveaux de mise en œuvre. D'un point de vue technique comme d'un point de vue stylistique, la primauté chronologique du petit temple paraît donc s'imposer.

Ce premier édifice n'avait certainement, à l'origine, aucune signification dynastique ; il devait être simplement dédié à une divinité locale plus ou moins romanisée, à proximité d'un bouleutérion déjà désaffecté, et partiellement détruit. Les dernières années 30 av. J.-C. nous paraissent les plus vraisemblables pour sa construction, compte tenu de ce que nous savons de son décor et de ses profils (104).

Le grand temple aurait été édifié sur son flanc Nord quelque temps plus tard. Il n'est pas interdit de penser que la visite d'Agrippa en 27 av. J.-C., qui eut pour conséquence la mise en place de la chapelle de *Valetudo* (105), constitua pour lui aussi l'occasion de sa naissance. La bienveillance du grand personnage à l'égard de *Glanum* se serait ainsi manifestée par la construction et l'agrandissement de sanctuaires consacrés à des divinités qui, sans doute, étaient fort honorées dans la population. Si l'on plaça le nouveau temple si près du premier, sans contrainte urbanistique apparente (106), de telle sorte qu'ils prissent désormais l'aspect d'édifices « géminés », c'est probablement que leurs titulaires respectifs étaient eux-mêmes souvent associés et pouvaient former sans trop de peine un couple, sans doute « salutaire », comme Silvain et Hercule, ou tout autre groupe du même genre (107). Il est bien regrettable, en pareil cas, de ne trouver aucun secours dans l'épigraphie locale ; on observera toutefois que le bloc de frise du grand temple, qui présente l'engravure de la lettre A, occupait, selon J. Bruchet, l'extrémité droite de l'inscription dédicatoire, qui

(103) Sur ces problèmes techniques, cf. en dernier lieu J.-P. Adam, dans *Comment construisaient les Grecs et les Romains ? Dossiers de l'archéologie*, 1977, p. 24 sq. Des vestiges de l'appareil à ciselure sont visibles sur le site, dans la partie postérieure de la *cella* du grand temple.

(104) C'est-à-dire une période en toute hypothèse antérieure à la mise en place des principaux aménagements du Forum de *Glanum* (cf. *infra*, n. 111). Le petit temple ne sera que progressivement agrégé au grand complexe administratif et religieux pour lequel nous pensons qu'il n'était pas fait initialement. Si l'on connaissait mieux la stratigraphie de la zone qui lui fait face, de l'autre côté de la rue, et si les niveaux pré-augustéens y étaient mieux préservés, on comprendrait sans doute la raison de sa localisation, encore liée à l'urbanisme pré-impérial de ce secteur.

(105) On connaît l'inscription dédicatoire de ce temple : [VAL] ETUDINI M. AGRIPPA. Les trois voyages d'Agrippa en Gaule ont été successivement invoqués avec une préférence pour le dernier, celui de 20-19 av. J.-C. (H. Rolland, dans *Suppl. XI à Gallia*, p. 104 ; A. von Gladiss, *loc. cit.*, p. 74 ; F. Salviat, *loc. cit.*, p. 27). Nous avons rappelé, *supra*, n. 82, que le choix de 27, proposé récemment par F. Kleiner, nous semblait le plus vraisemblable, pour des raisons tant historiques que stylistiques. On ne dispose certes pas de texte prouvant que le second personnage du régime effectua en 27 un séjour en Gaule Narbonnaise. Il est cependant plus que probable qu'il accompagna Auguste, cette année-là, lors du voyage qu'il fit dans la région, à des fins de réorganisation et de pacification, avant son passage en Espagne. Cf. Dion Cassius, 53, 22, 5.

(106) Peut-être devrait-on modifier cette incise, si l'on connaissait mieux les niveaux hellénistiques sous-jacents aux temples et à leur péribole. On sait qu'une maison, dont un pan de mur a été découvert en 1964, occupait une partie de cette zone avant l'établissement du sanctuaire. Cf. A. Barbet, *Peintures du second style « schématique » en Gaule et dans l'Empire romain*, dans *Gallia*, 26, 1968, p. 150-151, et *Recueil général des peintures murales de la Gaule, I, Narbonnaise, I, XXVII^e Suppl. à Gallia*, Paris, 1974, p. 50-51. Le décor peint de ce mur doit être datable des années 40 av. J.-C. Il s'élevait entre les deux temples.

(107) On connaît les nombreuses dédicaces à *Silvanus* retrouvées à proximité de la basilique et de la curie. Cf. H. Rolland, *Glanum, Saint-Rémy-de-Provence*, 1960, p. 93 et pl. 47 ; J.-Ch. Balty, *Basilique et curie du forum de Glanum : note sur le centre monumental de la ville augustéenne*, dans *Latomus*, 21, 1962, p. 283-284. On sait aussi que *Glanum* vouait une dévotion particulière à Hercule (les traces d'un sanctuaire dédié à ce dieu se trouvent à droite de l'étroit couloir qui menait à la source sacrée). Sur le culte de *Silvanus*, et les divinités qui lui sont associées, cf. J. Bayet, *Les origines de l'Hercule romain*, Paris, 1926, p. 372 sq. ; R. Peter, s.v. *Silvanus*, dans *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, IV, col. 854 sq. ; G.G. Pani, *Due dediche inedite a Silvano ed una coppia consolare*, dans *Sesta Miscellanea greca e romana. Studi dell'Istituto italiano per la storia antica*, Rome, 1978, p. 417 sq. (exemple de dédicace à *Silvano salutari conservatori*). On trouve les mêmes épithètes en grec. (Cf. L. Moretti, *Inscriptiones graecae Urbis Romae*, I, Rome, 1968, n° 195, p. 176-177). Sur une dédicace nimoise à *Silvanus*, cf. H.-G. Pfäum, *Les Fastes de la province de Narbonnaise, XXX^e Suppl. à Gallia*, Paris, 1978, p. 180. Sur le culte de *Silvanus* en Narbonnaise, cf. en dernier lieu H. Lavagne, dans *Journal des Savants*, 1979, p. 179 sq.

comportait environ 20 lettres (108); il est tentant de restituer dans la seconde moitié de la ligne un M. Agrippa, analogue à celui qui terminait la dédicace à *Valetudo*. Mais ce n'est là qu'une idée qui mérite à peine le nom d'hypothèse, tant elle est hasardée ! (109).

On ne saurait de toute façon postuler un délai trop long entre les temples (a) et (b), car le simple voisinage n'aurait pas suffi à imposer longtemps la répétition « à l'identique » – avec, déjà, les nuances que nous avons relevées – si, dans l'intervalle, les modes avaient beaucoup évolué (110).

C'est ce que prouve le péribole, qui tire parti d'un système ornemental de dix à quinze ans plus jeune. Construit, pensons-nous, au cours de l'avant-dernière décennie av. J.-C., il s'inscrit, lui, selon toute vraisemblance, dans le premier programme d'urbanisation « impériale » du centre de *Glanum* (111). Ce n'est pas un hasard si, pour mieux marquer la fin de la ville hellénistique, on réutilise alors systématiquement la partie septentrionale de son bouleutérion, comme fondation de la branche Sud, quitte à briser le parallélisme des retours latéraux du portique. Cette distorsion planimétrique, peu sensible à l'œil, offrait un avantage politico-symbolique sans commune mesure avec ses inconvénients. On tint cependant à centrer, autant que faire se pouvait, le téménos ainsi constitué sur l'axe longitudinal du grand temple, qui devait désormais à sa taille, et peut-être à la personnalité de son dédicant, d'avoir été promu au rang de principal édifice du sanctuaire.

C'est l'époque où, à Rome, les quadriportiques de la zone du *circus Flaminius* connaissent leur plus grand prestige : la *porticus Octaviae*, qui englobe elle aussi deux temples, est encore l'objet des soins attentifs d'Auguste et de sa sœur (112); c'est le « modèle urbain » le plus récent, et il est possible qu'on ait voulu, avec quelques années de retard, et dans les limites assez modestes imposées par les espaces disponibles, doter la ville d'un ensemble du même genre, le long de sa voie principale (113). Mais en même temps, on essaie de maintenir une communication directe avec le centre monumental alors en voie de construction, en laissant ouvert le téménos vers l'Est; on se rapproche ainsi d'un schéma dont J.B. Ward-Perkins a montré la précoce implantation dans les provinces occidentales, où la zone culturelle répond, le plus souvent sur un même axe,

(108) F. Salviat, *op. cit.*, p. 20.

(109) Le nombre des possibilités est à vrai dire fort limité. Compte tenu du caractère de l'inscription (une seule ligne, à lettres monumentales et relativement peu nombreuses), il est exclu d'imaginer une locution du genre *de sua pecunia*, qui occuperait près des deux tiers de l'espace.

(110) Un exemple de constructions jumelles, avec décor analogue, mais variations sensibles dans le rendu et l'interprétation des motifs, est fourni par les temples du Forum de Pola. Si W.-D. Heilmeyer (*op. cit.*, p. 115-116) les considérerait tous deux comme tarso-augustéens, G. Cavalieri Manasse (*op. cit.*, p. 127 sq. et p. 167 sq.) établit, sur la base d'une comparaison minutieuse englobant l'ensemble de l'ordre et non pas seulement les chapiteaux, une distinction très nette entre le temple de Rome et Auguste, que sa dédicace situe avant 14 ap. J.-C., et le temple oriental, qu'elle date de la période 20-50 ap. J.-C. Le terme le plus bas de cette « fourchette » nous paraît bien lointain même si l'on admet que, les normes une fois fixées, les variations formelles et stylistiques sont peu sensibles au cours de la période julio-claudienne, en particulier pour le profil et le décor des corniches. A l'époque tarso-républicaine et proto-augustéenne, qui est celle qui nous occupe à *Glanum*, il est exclu, compte tenu de la rapidité de la variation des modes, et de la diffusion de plus en plus autoritaire des schémas « urbains », que l'on ait pu ciseler des chapiteaux et décorer un entablement d'une façon aussi spécifiquement locale au-delà des années 20 av. J.-C.

(111) Programme dont la chronologie est loin d'être établie. Ce qui semble assuré, dès maintenant, c'est que, pour la partie Nord (basilique et secteur septentrional de la place dallée avec ses portiques latéraux), la date de H. Rolland (20 av. J.-C. au plus tard) est trop haute, et qu'il convient de descendre au moins vers la fin de l'avant-dernière décennie av. J.-C. Voir sur ce point Ch. Goudineau, *Les fouilles de la maison au dauphin*, p. 191, n. 17, p. 208, n. 106 et p. 224, n. 61, où les éléments du problème sont présentés avec beaucoup de clarté. Pour le sondage effectué en 1974 sous une partie conservée du dallage de la cour du Forum, cf. F. Salviat, dans *Gallia*, 35, 1977, p. 527 sq. Pour la datation des dernières phases de la « maison aux alcôves » (n° XVIII) détruite par la mise en place de la basilique, cf. A. Barbet, *loc. cit.*, dans *Gallia*, 26, 1968, p. 145 sq. et *op. cit.*, dans XXVII^e Suppl. à *Gallia*, p. 41 sq. (la restauration la plus récente se placerait en 35-30 av. J.-C.).

Quant à la partie Sud du Forum, et en particulier à sa clôture monumentale, elle est, dans son état actuel, nettement plus tardive. Sans même s'arrêter aux éléments d'entablement retrouvés *in situ*, et au chapiteau composite (volé), qui datent de la fin de la période flavienne, mais peuvent appartenir à une réfection des parties hautes des portiques, on notera que les corniches réutilisées en fondation, sous les premières assises moulurées (H. Rolland, XI^e Suppl. à *Gallia*, p. 22-23 et p. 26), présentent des motifs qu'on ne saurait dater avant la période médio ou tarso-augustéenne : la succession d'une tresse très régulière, avec traces de travail au trépan, et de beaux rais de cœur du type « Scherenkymation » rappelle la modénature des impostes de l'arc de *Glanum* (cf. *Gallia*, 37, 1979, p. 68). Il y a là un *terminus post quem* infrangible, dont on n'a pas tenu, jusqu'à présent, un compte suffisant.

(112) La *porticus Octaviae*, qui remplaçait la *porticus Metelli*, dut être achevée vers 23 av. J.-C. Mais l'aménagement de la *curia Octaviae* où l'on reconnaît la bibliothèque dont Octavie entreprit la construction après la mort de Marcellus, située derrière le portique, dura encore plusieurs années. Cf. *Aurea Tempia*, p. 81-82.

(113) Cf. G.-Ch. Picard, *loc. cit.*, dans *Gallia*, 21, 1963, p. 123, n. 39.

à la zone administrative (114); à *Glanum*, pour des raisons évidentes de manque de place sur l'axe Nord-Sud, on a dû se résoudre à disposer la séquence sur deux perpendiculaires. Il faut ici souligner l'habileté des responsables de l'opération, qui ont su tirer parti de la présence d'un sanctuaire antérieur; ils ont manifesté à cette occasion un sens aigu de l'intégration urbanistique.

Il est certain qu'à partir de ce moment les deux temples voient leur signification officielle se préciser, aux dépens sans doute de leur fonction initiale. Le souci, très tôt manifesté par Auguste, de contrôler les cultes municipaux, dut favoriser l'introduction, dans les *cellae* comme sous les portiques, de statues de la famille impériale (115); les deux titulaires du sanctuaire, sans changer probablement de nom, se virent assimilés à des dieux poliades; l'un devint peut-être le *genius* de la cité, à moins qu'on ne leur ait associé des divinités plus explicitement dynastiques et politiques. Mais il serait vain, dans l'état actuel de notre information, de vouloir préciser davantage (116).

Ce qui nous paraît important, du point de vue de l'histoire de la romanisation en Gaule Narbonnaise, c'est le fait que, si l'on accepte notre hypothèse, le commanditaire officiel qu'était Agrippa ait recouru, pour le grand temple, aux services d'une équipe régionale qui, loin de s'appliquer à reproduire des « cartons urbains », s'en tint aux schémas décoratifs mis au point sur place lors de la construction du petit temple. Il y a là une attitude très souple, dont le libéralisme, caractéristique de la première période augustéenne, n'annonce en rien le dirigisme qui s'imposera, dans la seconde moitié du règne, pour les créations officielles : le mode d'élaboration de la Maison Carrée, tel que nous l'avons défini dans une étude antérieure, constitue, pour la même province, une éloquente démonstration de ce complet changement de procédure, révélateur d'une évolution décisive du régime impérial.

Pierre GROS.

(114) J.B. Ward-Perkins, *From Republic to Empire. Reflexions on the early Provincial architecture of the Roman West*, dans *JRS*, 1970, p. 1 sq.; voir aussi R. Martin, *Agora et Forum*, dans *MEFRA*, 84, 1972, p. 903 sq., et les excellentes remarques de J.-Ch. Balty, *loc. cit.*, dans *Latomus*, 21, 1962, p. 288-289, n. 1.

(115) Cf. F. Taeger, *Charisma. Studien zur Geschichte des antiken Herrscherkultes*, II, Stuttgart, 1960, p. 101 et p. 110 sq. Pour la Narbonnaise, cf. E. Demougeot, *Remarques sur les débuts du culte impérial en Narbonnaise*, dans *Provence Historique*, 1968, p. 42 sq.

(116) On connaît les hypothèses de G.-Ch. Picard dans son art. cité de *Gallia*, 21, 1963 (Rome et Auguste d'une part: *genius coloniae* de l'autre) et de F. Salviat, dans *Dossiers de l'archéologie*, 1980, p. 59 (le plus grand temple abriterait peut-être les effigies du groupe dynastique augustéen (mais avec quel intitulé?): l'autre aurait pu être consacré à « Rome divinisée »). On tiendra compte cependant des difficultés juridiques et historiques que présente l'établissement de sanctuaires de ce type à date aussi haute, et dans une cité aussi peu importante que *Glanum*. Pour les temples de Rome et Auguste, l'exemple de Pola (assuré par l'épigraphie) et de Vienne (presque sûr) attestent évidemment que de telles dédicaces sont possibles du vivant du *Princeps*. Cf. Suétone, *Divus Augustus*, 52, 1. Mais la curieuse argumentation de Tibère (Tacite, *Annales*, IV, 37, 4), se fondant sur le précédent augustéen du temple *Romae et Augusto* de Pergame pour autoriser l'Espagne Ulérieure à élever un sanctuaire à lui-même et à sa mère, laisse à penser que ces fondations demeuraient rares, sinon exceptionnelles. Dans le cas de *Glanum*, il semble inévitable qu'au moins l'un des temples soit resté consacré à une divinité locale romanisée, comme du reste à Pola, où l'on a de bonnes raisons de penser que le temple oriental abritait un culte d'Hercule ou de Diane (cf. Mlakar, *Ancient Pula*, 4^e édit., 1972, p. 41). Sur des problèmes analogues en Tarraconnaise, cf. R. Etienne, *Le culte impérial dans la Péninsule ibérique*, Paris, 1958, p. 367 sq.